

Enquête sur
L'extraterrestre
de Roswell

Antoine PRIOLO

Copyright © 2016 Antoine PRIOLO

Tous droits réservés.

EAN: 9791095965015

ISBN-13: 979-10-95965-01-5

Merci aux extraterrestres d'avoir eu la bonne idée de s'écraser près de Roswell, au Nouveau-Mexique, en juillet mille neuf cents quarante-sept.

Peut-être...

Du même auteur

Collection fantastique et SF :

- Les bijoux magiques de l'archange
- L'horloge du temps
- La face cachée de la lune

Collection policier et thriller :

- Un océan de mensonges

Ces titres sont disponibles sur toutes les plateformes Amazon en version papier et Kindle, à l'achat ou en téléchargement avec l'abonnement Kindle.

Antoine Priolo

Avant-propos

En juillet mille neuf cent quarante-sept, s'est produit un évènement qui fit couler beaucoup d'encre à l'époque et qui en fait et en fera encore couler beaucoup. Je veux parler du supposé crash d'un OVNI sur les terres du ranch de William 'Mac' Brazel, près de la petite ville de Roswell au Nouveau-Mexique. Cet évènement a été le point de départ d'un déchaînement de passion autour de la question de l'existence, ou non, des OVNIS et par là même de celle des extraterrestres. Tout est parti du fait que Le lieutenant Walter Haut, porte-parole du Roswell Army Air Field (RAAF) fit une déclaration, à la demande de son supérieur, le colonel William Blanchard, commandant la base aérienne de Roswell, expliquant que l'armée avait récupéré un disque volant écrasé près d'un ranch. Ces propos attirèrent l'attention des médias de toute la planète.

Dès le lendemain de cette déclaration, le brigadier général Ramey, de la base de Fort Worth, ou furent transportés les débris pour analyse, publia un communiqué expliquant que ce qui avait été annoncé comme étant un disque volant, n'était en fait qu'un ballon-sonde. Une conférence de presse fut organisée, durant laquelle furent présentés aux journalistes les débris de l'objet écrasé.

Ces deux communiqués contradictoires, publiés à quelques heures d'intervalle, constituèrent le fondement de ce que l'on nomme désormais « l'affaire Roswell », qui donne lieu, depuis lors, à un débat passionné entre les tenants de la théorie du complot et ceux qui ne croient pas à celle d'un crash d'OVNI.

Le plus étrange, dans toute cette affaire, c'est qu'elle débute vraiment trente ans après les faits, dans les années soixante-dix, lorsque Charles Berlitz et l'ufologue William L. Moore publièrent un livre enquête sur Roswell, qui eut un beau succès à l'époque et relança la machine médiatique sur le sujet. Depuis lors, plus rien ne l'arrêta, générant des revenus colossaux à ceux qui en ont fait commerce.

Les ufologues en tous genres, pensent que tous les gouvernements et en particulier celui des États-Unis d'Amérique, leur cachent la vérité sur les OVNIS et l'existence des extraterrestres. Le problème est qu'ils n'ont jamais réussi à réunir des preuves concrètes. Les sceptiques, politiques, scientifiques, militaires et citoyens lambdas, réfutent les thèses conspirationnistes et assurent qu'il ne s'agit là que de divagations, de mythes et de croyances populaires sans le moindre fondement. Aucune preuve matérielle n'ayant jamais été présentée par les ufologues qui puisse étayer leur théorie sur les OVNIS, ils raillent leurs propos et apportent dénégation sur dénégation.

Pour ma part, en tant que citoyen lambda, je ne sais que penser de tout cela. J'ai, comme beaucoup, envie d'y

croire, mais à ce jour, malgré mes coups d'oeils quotidiens vers le ciel étoilé, le soir, lorsque je sors promener mon chien, je ne vois jamais la moindre lumière, le moindre objet étrange traverser le ciel. Pourtant, dans mon entourage, des personnes qui, à priori, n'ont rien de farfelu et encore moins à gagner à rapporter une observation d'OVNI, ont eu une expérience de ce type. L'une d'elles m'a affirmé avoir vu un vaisseau triangulaire flotter au-dessus d'une route fréquentée. Plusieurs automobilistes se seraient arrêtés et auraient quitté leur véhicule pour mieux observer. Un couple, qui promenait son chien, le soir, dans la campagne, se serait tout à coup retrouvé plongé dans le rayon d'une lumière vive qui, tel un projecteur de spectacle, les illuminait, provenant du ciel au-dessus de leur tête. Ils affirment qu'autour d'eux régnait un silence absolu, excluant l'hypothèse d'un hélicoptère de gendarmerie, par exemple. Après un laps de temps dont je n'ai plus souvenir, le rayon de lumière aurait tout simplement disparu. Levant les yeux au ciel, ils affirment n'avoir rien vu qui ressemble à un avion, un hélicoptère ou quoi que ce soit d'autre. Étrange, non ?

En tant qu'auteur, Roswell est une aubaine. Cette affaire stimule l'imaginaire et laisse libre cours à tous nos fantasmes, même les plus délirants. Du reste, de nombreux ouvrages : romans, essais, thèses, films et téléfilms existent sur le sujet. De nombreuses histoires fantastiques et de science-fiction trouvent leur point de départ dans l'affaire de Roswell.

Mais Roswell n'est pas la seule affaire d'observation d'OVNIS. Il y en a dans tous les pays du monde. Alors, que l'on croit ou ne croit pas à l'existence des OVNIS et des petits hommes verts, peu importe. Cela ne doit pas nous empêcher d'écrire et de lire des histoires sur le sujet.

Ce livre est un roman. Même s'il s'appuie sur des faits relatés par des témoins, que l'on peut trouver partout, dans les livres, sur Internet et dans les documentaires télévisés, il reste une pure fiction, qui ne prétend pas apporter quoi que ce soit de nouveau dans la résolution du problème des OVNIS en général et sur Roswell en particulier.

Chapitre I

Au commencement...

Au commencement était le verbe¹... ou plutôt, devrais-je dire : était l'affaire Roswell. De là découle toute une mythologie, basée sur le supposé crash d'un OVNI sur les terres d'un ranch situé entre Roswell et Corona, au Nouveau-Mexique.

Je suis Nick Colter, reporter pour la revue TNT (The New Thinker), le nouveau penseur, dans le texte. Les bureaux de TNT sont situés à New York, au 444 Madison Avenue, dans l'immeuble qui abritait autrefois le siège du New York Magazine. J'ai trente et un ans et suis journaliste depuis près de dix ans, dont sept au TNT. Ma spécialité : les affaires criminelles, que je couvre depuis que je suis entré dans cette boîte. Je peux me vanter de connaître tous les flics de New York et tous les malfrats aussi. Je vis ici, dans la grosse pomme², dans l'Upper West Side, situé à l'ouest de Central Park. C'est un quartier résidentiel où se mêlent des populations diverses : juifs, chrétiens, musulmans, intellectuels,

¹Prologue de l'évangile selon Jean.

²Big Apple, la grosse pomme, est le surnom de New York et en particulier de Manhattan.

artistes, étudiants et j'en passe. Je suis installé dans ce quartier depuis que j'ai intégré l'université de Columbia, qui se trouve non loin de chez moi. J'habitais alors en colocation avec cinq autres étudiants. Une fois les études terminées, j'ai eu la chance de trouver un boulot rapidement et j'ai pu subvenir très vite à mes besoins et emménager dans l'appartement que j'occupe depuis lors. Au début, j'étais en location puis, un jour, mon proprio m'a proposé de l'acheter. J'ai sauté sur l'occasion et suis ainsi devenu propriétaire d'un beau deux pièces, dans un immeuble cossu. Je suis célibataire et compte bien le rester encore un moment. J'ai vécu une histoire compliquée avec une jeune femme, Cheryl Monegan, qui a duré presque quatre ans et qui s'est terminée par une rupture douloureuse. Depuis, je me suis juré de ne plus replonger et de profiter de la vie. Du moins, pour un temps. J'ai aussi un chien, Buzz, un bâtard pouilleux que j'ai récupéré dans la rue. Enfin, à vrai dire, c'est surtout lui qui s'est imposé en me suivant jusque chez moi. Je ne sais pas pourquoi il m'a choisi. Il avait sans doute ses raisons. C'est un bon chien, intelligent et surtout pas chiant. Avec mon boulot je n'ai pas beaucoup de temps à lui consacrer, mais ça semble lui aller comme ça.

Voilà, vous savez à peu près tout de moi... ah non ! Je mesure un mètre quatre-vingt-huit pour quatre-vingt-deux kilos, je suis sportif, assez bel homme, si j'en juge par ma côte auprès de la gent féminine (et masculine parfois aussi, mais ça, c'est pas mon truc, désolé...) et je ne crois absolument pas à toutes ces histoires d'OVNIS et d'extraterrestres... enfin... ça, c'était avant...

§

L'histoire que je vais vous conter est mon histoire. Pas toute mon histoire, mais celle qui débuta un matin d'avril, lorsque j'arrivai dans les locaux du TNT. Je me souviens qu'il pleuvait ce jour-là. Pour des raisons pratiques, je ne serai pas le seul à vous la raconter. À un moment de cette histoire, un narrateur prendra le relais et vous racontera ce qui s'est produit là où je n'étais pas présent physiquement. Ainsi, vous apprendrez des choses dont je n'étais ou ne suis même pas au courant. Ce narrateur, nous l'appellerons Simon.

Je disais donc que j'arrivai au TNT par un matin d'avril pluvieux et frisquet. À peine sortis-je de l'ascenseur, que mon rédac-chef, Alan Stingray (eh oui, comme la Chevrolet du même nom) me convoqua dans son bureau. C'était une sorte de cage de verre plantée au beau milieu de l'open space dans laquelle nous travaillions à la rédaction de nos articles. Des stores vénitiens couleur beige permettaient un semblant d'intimité entre le bureau de Stingray et l'open space. L'homme était de taille moyenne, avait de l'embonpoint, la cinquantaine bien tassée, le cheveux rare et l'air perpétuellement contrarié. C'était néanmoins un bon rédac-chef et un bon patron pour l'équipe de journalistes qui bossait pour lui.

— Assieds-toi, Nick, me dit-il, l'air embêté.

Je regardai son visage. Il était encore plus contrarié qu'à l'habitude.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

Visiblement, Alan ne savait par où aborder le sujet. Il était hésitant.

— Quelque chose ne va pas ? ajoutai-je.

— Tu as écouté la radio ou les journaux télé ce matin, Nick ? demanda-t-il soudain.

— Vaguement, pourquoi ?

— Il y a eu un... comment dire... il cherchait visiblement comment me parler, mais ne semblait pas trouver la bonne manière.

— Un quoi ?

— Un évènement... disons... particulier.

— Lequel ? Je ne vois pas de quoi tu parles, Alan.

— Ça s'est passé dans un bled, au milieu des Appalaches, non loin du mont Mitchell. Un bled du nom de Pensacola.

— Pensacola ? C'est pas une ville de Floride ? demandai-je, étonné.

— Aussi. Là, c'est plutôt un bled de bouseux, le trou du cul du monde, si tu vois ce que je veux dire.

— Je vois très bien. Et, il s'y est passé quoi dans ce trou du cul du monde, dont j'aurais dû entendre parler ce matin ?

— Un atterrissage d'OVNI, lâcha-t-il sans ménagement.

Je pouffai.

— Quoi ?! Un atterrissage d'OVNI ?

Je levai les mains au ciel et ajoutai :

— Et alors ? En quoi cela me concerne ?

— Il faudrait que tu... il hésitait... Que tu ailles sur place pour enquêter.

Il dit cette dernière phrase rapidement et avec conviction.

— Quoi !? pouffai-je de plus belle.

Je m'esclaffai. Devant l'air sérieux d'Alan, je cessais de rire et retrouvais le mien, d'air sérieux :

— Allons, Alan ! dis-je d'un air dépité, tu n'es pas sérieux ? Pas moi ! Tu sais bien que je ne crois pas une seconde à toutes ces conneries !

— Je sais Nick, je sais.

— Alors pourquoi ? Tu as toute une brigade de gratte-papier ici. N'importe lequel se fera une joie d'aller prendre l'air dans les Appalaches aux frais de la princesse.

— Aucun d'eux n'a ton expérience du terrain et des enquêtes, Nick.

— Je travaille sur des enquêtes criminelles, Alan, putain ! Je n'y connais rien dans le domaine des OVNIS et je ne veux rien y connaître, en plus !

— Nick, il faut que tu me rendes ce service.

— Service ? Comment ça ? Quel service ?

— C'est le boss en personne qui m'a demandé d'envoyer son neveu sur cette affaire.

— Son neveu ? C'est qui son neveu ? demandai-je, intrigué.

— Un petit trou duc pistonné par tonton. Tu ne le connais pas. Il est ici depuis un mois.

— Il bosse ici, avec nous ? m'étonnai-je.

— Oui. Enfin, pas vraiment. Je l'ai foutu dans un placard, à l'entresol. Ce petit con n'a jamais fait de journalisme de sa vie. Il n'a même pas fait une université de journalisme ! C'est un poids mort pour moi. Je ne sais pas quoi lui faire faire. Le boss le sait. Il a sauté sur l'occasion de ce matin pour lui mettre le pied à l'étrier.

— Avec une histoire d'OVNIS ? C'est pas la meilleure façon de commencer dans le journalisme.

— Oui, je suis d'accord avec toi, mais le boss a dit. Et quand le boss a dit, nous, on exécute les ordres.

Je soupirai. Ce que me demandait Alan Stingray était au-dessus de mes forces. J'étais un journaliste spécialisé dans le crime, pas l'un de ces illuminés qui voyait des petits hommes verts partout. Je n'avais aucune envie d'aller me ridiculiser dans une enquête stupide dont personne n'aurait rien à foutre ! C'est, en gros, ce que je lui dis et il me répondit en me suppliant :

— Je t'en prie, Nick, fais-le pour moi, s'il te plaît. J'ai le boss sur le dos. Il veut que je m'occupe de former son neveu. Tu crois vraiment que j'ai du temps à perdre avec ce raté ?! Et pourtant, il faut que je le fasse, sans quoi le boss va me tomber dessus et me faire chier ! Alors, sois sympa, prends ce merdeux avec toi et va à Pensacola. Montre-lui comment tu bosses. Pose quelques questions aux gens du coin, fais-lui faire une ou deux photos, brode autour de cette histoire un papier, en le faisant participer et demain tu seras rentré et on en parlera plus. D'accord ?

Alan me regarda avec l'air suppliant d'un paraplégique devant le bon Dieu, lui demandant de lui accorder de marcher à nouveau. C'était pathétique ! Toute cette histoire l'était. Que pouvais-je faire ? Alan était dans la merde avec le neveu du boss. Notre rédac-chef n'était pas toujours un type

facile. Il s'emportait souvent, vous envoyait chier pour un oui, pour un non, était soupe au lait, bougon et il jurait comme un charretier, mais il avait une qualité indéniable : il connaissait son job sur le bout des doigts et se trompait rarement sur les choix rédactionnels. Et c'était un type réglo avec son personnel. De plus, depuis le temps, c'était devenu un ami, même si nous ne nous fréquentions guère en dehors du boulot. J'acceptai sa proposition :

— C'est bon, Alan, je vais y aller...

— Oh merci ! me coupa-t-il, un large sourire illuminant son visage. Tu me sauves la vie !

— Attends, t'emballe pas. On est bien d'accord que c'est juste pour une journée et qu'après ça tu ne me demanderas jamais plus d'aller avec ce mec enquêter sur des affaires de ce genre ?

— Tu as ma parole, Nick.

— Bon, où je peux le trouver ce neveu du patron ?

— Je te l'ai dit, je l'ai installé dans un bureau à l'entresol. Enfin, si on peut appeler ça un bureau. C'est plutôt un débarras dont on ne se servait plus que j'ai fait aménager pour l'occasion. Il se trouve au fond du couloir de gauche en sortant de l'ascenseur. Tu verras, c'est une porte grise juste en face des toilettes.

— Charmant, ajoutai-je avant de quitter la cage de verre de l'open space du dixième étage pour descendre à l'entresol de l'immeuble.

§

Alan n'avait pas menti. Le bureau du neveu du patron était bien face aux toilettes de l'entresol. Une chance qu'elles n'étaient fréquentées que par les rares employés qui avaient à faire dans cette partie du bâtiment, où je n'étais jamais venu depuis toutes ces années que je bossais dans cette tour. Je n'avais visiblement rien perdu à ne pas connaître cet entresol. C'était plutôt triste, lugubre même. C'était un étage qui servait aux agents préposés au nettoyage, pour le rangement de leurs outils de travail. L'on y entreposait également les cartons de rames de papier machine et toutes les petites fournitures de bureau, dans diverses pièces dédiées.

Je frappai à la porte de façon machinale, tournai la poignée et poussai le battant, découvrant une grande pièce sinistre, aux murs gris, éclairés par la froide lueur blanche de deux tubes au néon. Au centre, un bureau étriqué, en métal, gris lui aussi, était dans un désordre hallucinant : des papiers s'entassaient de façon désordonnée, formant des piles prêtes à s'écrouler au moindre souffle d'air. Des bouquins étaient éparpillés, qui fermés, qui ouverts et il y en avait encore plus au sol, qui s'entassaient, comme la paperasse, en piles chancelantes, prêtes à tomber. Sur le sous-main vert, en imitation cuir, était posé un énorme hamburger dégoulinant de sauce ketchup. Des miettes de toutes sortes semblaient avoir été

saupoudrées sciemment dessus, ainsi que sur le sol, sous et autour du bureau. Et au milieu de ce capharnaüm, se tenait un homme trapu, de taille moyenne, les cheveux frisés bruns roux, avec de petits yeux malicieux, un nez d'oiseau, un peu cassé et une bouche aux lèvres charnues. Je m'attendais à voir un jeune homme d'une vingtaine d'années, mais ce type était plus près de la quarantaine. Il parut surpris de voir quelqu'un entrer dans son futoir, s'essuya la bouche rapidement avec un mouchoir en papier, qu'il jeta négligemment dans la corbeille à ses pieds, se recoiffa en passant ses mains grasses dans les cheveux et se redressa dans son fauteuil, avant d'arborer un sourire un peu forcé, comme s'il avait eu besoin de donner bonne impression.

— Bonjour, me lança-t-il d'un ton enjoué.

— Salut, répondis-je. C'est vous, le neveu de Goldman ?

L'homme se dressa sur ses jambes, contourna le bureau et me tendit une main, que j'hésitai à saisir. Il s'en rendit compte, prit un rouleau d'essuie-tout posé à même le sol, contre le bureau, et se frotta vigoureusement les deux mains. Après avoir jeté le papier dans la corbeille, il tendit à nouveau la main, fier de lui. Je la saisis. Il crut bon de serrer la mienne avec force, presque à me la broyer. Il s'en rendit compte et relâcha l'étreinte en s'excusant :

— Désolé, je ne voulais pas...

— Ce n'est rien, dis-je. Je suis Nick Colter. Stingray m'a demandé de faire équipe avec vous aujourd'hui.

— Ah ! Vraiment ? Super ! Ça fait longtemps que j'attends ça. On va aller sur le terrain ?

— Oui.

— Génial ! dit-il, heureux comme un gosse à qui on vient d'offrir le jouet de ses rêves.

— Vous vous sentez prêt ? demandai-je, sans savoir vraiment pourquoi.

— Prêt ?

Il parut réfléchir avant d'ajouter :

— Oui, bien sûr. J'ai hâte. On va a Pensacola ?

— Exact.

— Génial ! Enfin de l'action ! Vous ne pouvez pas savoir comme je suis excité à l'idée de cette journée.

— Tant mieux. Vous semblez motivé, vous ferez du bon boulot, j'en suis sûr, l'encourageai-je. Prenez vos affaires, nous partons maintenant.

— Ah, au fait, je ne me suis pas présenté, dit-il en me tendant à nouveau une main. Je m'appelle Lennon... John Lennon.

— Vous êtes sérieux ? demandai-je en le regardant comme une bête curieuse.

— Oui, répondit-il en tordant la bouche et en hochant la tête. Mes parents étaient fans des Beatles. Mon père a changé son nom, de Goldberg en Lennon. Et quand je suis né, ils m'ont tout naturellement prénommé John. Vous connaissez toute l'histoire.

— Pourquoi Lennon, plutôt que McCartney ? demandai-je, curieux.

— Lennon était l'âme des Beatles. Les plus belles chansons de leur répertoire, ils les doivent à Lennon, pas à McCartney.

— Je vois. Bien, John Lennon, si vous êtes prêt, nous y allons...

§

Nous étions, Lennon et moi, en route pour Pensacola. J'avais dû louer une voiture, car Lennon m'avait dit qu'il ne pouvait prendre l'avion à cause d'un problème d'oreille. Du coup, d'une journée, cette virée durerait au moins trois jours, ce qui me contraria quelque peu. La pluie new-yorkaise avait laissé place à un temps plus clément, alternant nuages et éclaircies. L'autoroute 81 traversait depuis un bon moment les paysages verdoyants de Virginie. Nous approchions de la ville d'Abingdon, la circulation était dense à cette heure avancée de l'après-midi. Cela faisait près de sept heures que nous rou-

lions. Lennon était un bavard patenté. Il m'avait saoulé de paroles depuis que nous avions embarqué dans la Jeep Grand Cherokee. Je ne possédais pas de véhicule personnel. Inutile à New York. C'est une ville tellement embouteillée qu'il vaut mieux utiliser les transports en commun et les taxis pour s'y déplacer. Et j'avoue que je n'avais pas souvent l'envie de sortir de cette ville où je me sentais si bien. Alors...

Ces quelques heures de conduite à travers le pays, en direction du sud, m'avaient fait comprendre pourquoi Ariel Goldman, notre grand patron, avait exigé de Stingray qu'il envoie son neveu enquêter sur l'affaire de l'atterrissage de l'OVNI. Lennon était un passionné, que dis-je, un inconditionnel du sujet. Il était intarissable. À tel point que j'avais été obligé de lui demander de la fermer un moment, car je n'en pouvais plus ! Toutes ces histoires de petits hommes verts et gris, ça me dépassait. Moi, j'étais plutôt quelqu'un de terre à terre, qui n'avais pas la tête dans les nuages et encore moins dans les soucoupes volantes ! À trente et un ans, je n'avais jamais vu le moindre phénomène étrange. À part, peut-être, la victoire de l'équipe des Giants au Super Bowl de la saison 2011, qui après une série de défaites, et quelques victoires à l'arraché, finirent par gagner contre l'équipe des Patriots de Boston sur le score de vingt et un à dix sept. Jamais de soucoupe, de petits hommes verts, rouges ou gris, aucun fantôme non plus, pas le moindre ectoplasme, aucune vision étrange au cœur de la nuit new-yorkaise... enfin, des visions étranges dans New York, la nuit, j'en ai eu plus d'une, mais rien qui ne soit cent pour cent humain. Je n'avais jamais rien ressenti

d'étrange non plus, je n'étais pas sorti de mon corps pour aller me faire une petite balade dans les airs, je n'avais pas de visions délirantes, même après avoir consommé des substances peu recommandées. Je n'avais jamais eu la moindre communication avec l'au-delà et, lorsque j'allumais mon poste de télé, aucune image de revenant ne venait se substituer aux débilites qui tournaient en boucle toute la journée ! Hélas ! Et pour finir je ne connaissais personne dans mon entourage qui avait eu la moindre expérience d'une rencontre du troisième type. Alors, pourquoi devrais-je croire à tout cela ? Si vous voulez mon avis, je pense que les gens qui croient, quelle que soit leur croyance, pallient en fait un manque dans leur vie, qu'ils considèrent sans doute comme trop banale, trop fade, trop triste. Je ne sais pas trop pourquoi en fait. Alors, ils se raccrochent au surnaturel, à l'extraordinaire, dans l'espoir d'y trouver quelque chose de plus grand, de plus fort, de plus beau. Tout cela est du domaine du fantasme.

Tout cela, c'est sans doute ce que je vous aurais dit à ce moment de l'histoire, mais vous allez vous rendre compte que, ce qui est arrivé par la suite fait que je ne pourrais plus vous parler ainsi maintenant.

La route était longue. Il restait encore deux bonnes heures avant que nous n'arrivions à Pensacola et je me rendis compte que, finalement, la conversation de Lennon faisait passer le temps plus rapidement. Je décidai de le relancer sur le sujet :

— D'où vous vient cette passion dévorante pour tous ces phénomènes ? demandai-je.

— Je n'en sais rien, avoua-t-il. Je crois que j'ai toujours été comme ça. Petit déjà, je dévorais les revues sur l'ufologie, je regardais tous les reportages sur le sujet, tous les films de science-fiction, même les plus infâmes nanars ! Et je ne les trouvais pas si mal que ça au final ! Même le film de série B, le plus ridicule, tourné sans budget avec des effets spéciaux merdiques, contient une petite part de vérité sur les extraterrestres, vous savez.

— Vous croyez vraiment à ce que vous dites ? m'étonnai-je.

— Bien sûr. On nous prépare depuis plus de soixante-dix ans.

— Prépare ? À quoi ?

— À la rencontre.

— Vous pensez que les extraterrestres vont débarquer sur terre ? dis-je en le regardant avec un petit sourire narquois.

— Moquez-vous ! rétorqua-t-il, l'air renfrogné. Nous sommes plus proches de cet évènement que vous ne pourriez jamais le croire.

— Ça, c'est sûr ! Je ne suis pas près de croire une telle chose. Et là, c'est vous qui pouvez me croire !

— Croyez-vous en Dieu ? demanda-t-il soudain, l'air très sérieux.

— Pas plus que ça. Je suis catholique, baptisé, mais pas pratiquant. Pourquoi ?

— Moi, je suis juif. Comme vous, je ne suis pas pratiquant, mais j'ai foi en Dieu. Je suis persuadé que Dieu n'a pas créé un univers quasi infini uniquement pour nous, les habitants d'une petite planète située à la périphérie d'une galaxie, perdue dans l'univers parmi des centaines de milliards d'autres galaxies. Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Je crois, en gros. Vous pensez que Dieu a créé l'univers pour que la vie essaime partout et sous toutes ses formes, c'est bien ça ?

— Exactement ça. Rien que dans notre galaxie, il y a deux cents milliards de soleils comme le nôtre ! Depuis deux mille huit on a découvert des centaines d'exoplanètes³ dans notre galaxie. Et ça, autour de quelques dizaines d'étoiles seulement ! S'il existe une chance sur un million que la vie se développe sur une planète dans la galaxie, combien croyez-vous qu'il en existe qui soient habitées par une vie, quelle qu'elle soit ?

— Aucune idée.

³ Une exoplanète est une planète qui orbite autour d'une autre étoile que notre soleil.

— Au moins cent millions !

Il fit silence, me regarda, attendant de moi une réaction. Je ne répondis pas tout de suite. Je le voyais venir avec ses gros sabots : il voulait me convaincre que, dans la mesure où autant de planètes pouvaient abriter la vie, il était forcé que les petits hommes verts existent. Je finis par dire :

— Ok, admettons qu'il y ait autant de mondes habitables, rien que dans notre galaxie. Habitable ne veut pas dire vie évoluée, d'accord ?

— Bien sûr. La plupart n'abritent sans doute que des microbes et des bactéries, mais quelques-unes ont forcément pris le chemin de l'évolution, telle que nous l'avons connue sur terre. Certaines de ces planètes sont bien plus anciennes que la nôtre et des civilisations vieilles de plusieurs dizaines de milliers, voire de millions d'années, ont pu s'y développer. Imaginez ce qu'une civilisation aussi ancienne a pu apprendre sur la physique de l'univers, sur l'infiniment grand et l'infiniment petit, durant tout ce temps !

— Si l'on se réfère aux exemples de civilisations de notre monde, aucune n'a survécu après quelques milliers d'années, objectai-je.

— Oui, mais chaque nouvelle civilisation s'est construite sur les ruines de la précédente et est devenue plus grande encore. Et puis, ces civilisations n'étaient pas technologiques. Je crois qu'à partir du moment où nous avons acquis

la technologie, l'évolution s'est accélérée et je suis certain que la sagesse finit par l'emporter devant les immenses enjeux qui s'ouvrent lorsqu'on commence à conquérir l'espace.

— Il faut l'espérer, John, parce que avec la puissance de feu que nous a apportée notre technologie, il s'en est déjà fallu de peu que n'éclate un conflit nucléaire. Rappelez-vous l'épisode des missiles de Cuba. On n'est pas passé loin de la catastrophe !

—Oui, mais la sagesse l'a emporté. Les soviets ont fait marche arrière et nous sommes toujours là, non ?

— Oui.

Lennon n'avait pas tout à fait tort. Si notre technologie avait dû nous détruire, c'est certainement durant la guerre froide que cela se serait produit.

§

Chapitre II

Pensacola

Pensacola est une petite bourgade de sept cents habitants, nichée au cœur des Appalaches, dans une vallée étroite entourée de collines boisées. Il n'y a pas, à proprement parler, de centre-ville. Les maisons sont disséminées le long des routes qui la traversent. La plupart sont en bois, peintes en blanc ou gris, à l'image de l'église qui trône au centre de la localité. Cette région des États-Unis est très rurale et relativement pauvre, loin des grands centres économiques qui font la force du pays. Ici, la seule grande richesse est le charbon, que l'on extrait à grands coups d'explosifs et de pelleteuses, arasant les montagnes, défigurant le paysage et une nature préservée.

Le ciel était dégagé. L'obscurité de la nuit commençait à tomber sur la vallée lorsque nous y arrivâmes. J'étais exténué par cet interminable trajet en voiture. Il régnait ici une grande agitation, au regard de la taille de la bourgade. Un nombre important de véhicules circulaient en tous sens, tandis que partout des piétons, souvent par petits groupes, marchaient, qui rapidement, qui posément, qui encore étaient

statiques, semblant faire un cercle autour d'un orateur. Je vis les premières banderoles accrochées à des arbres ou montées sur des bâtons. L'on pouvait y lire des inscriptions telles que :

« *Bienvenue nos amis visiteurs de l'espace* » ou encore « *venez en paix, nous vous aimons.* »

À chaque fois qu'il y avait une soi-disant apparition d'OVNI sur le territoire américain, tous les illuminés de ce pays se donnaient rendez-vous pour tenter d'apercevoir et sans doute de prendre contact avec ces visiteurs venus d'autres mondes. Je trouvais cela d'un ridicule ! Lennon, lui, semblait fasciné par le spectacle. Son regard se portait tour à tour sur chacune des « attractions » qui animaient cette cité, qui n'avait jamais dû voir autant de mouvement dans ses rues. Il arborait un large sourire béat et semblait se délecter de toute cette agitation.

— C'est incroyable ! dit-il, enthousiaste.

— Vraiment ? répondis-je sans conviction. Qu'est-ce qu'il y a d'incroyable ? Une bande de tarés qui rêve d'une rencontre du troisième type ? C'est consternant !

Lennon prit le temps d'une pause avant de me répondre :

— Vous savez, je peux comprendre votre incrédulité sur le sujet OVNI. Chacun est libre de croire ou ne pas croire. C'est valable aussi pour la religion. Mais traiter les gens qui ont leurs convictions, de tarés, c'est leur faire injure. Vous

êtes journaliste, vous devriez approcher ce sujet comme tel, sans à priori, sans parti pris et mener votre enquête pour rechercher la vérité. Vous ne croyez pas ?

Lennon avait sans doute raison. Je n'étais pas objectif, car je détestais cette enquête que j'allais devoir mener avec lui. J'étais un journaliste spécialisé dans les affaires criminelles de New York et voilà que je me retrouvais au fin fond de la campagne la plus paumée d'Amérique, à devoir m'occuper d'un sujet dont je me fichais royalement ! Ça me rendait mauvais. Je n'avais qu'une hâte, quitter cet endroit et retrouver mes pénates new-yorkais.

— On va poser nos sacs au motel, dis-je, éludant sa question. Ensuite, nous tâcherons de trouver ce type, celui chez qui l'OVNI aurait atterri. Comment il s'appelle déjà ?

— McHenry. Douglas McHenry. J'ai l'adresse, mais je pense qu'on n'aura aucun mal à trouver. C'est là que doit se masser la foule des curieux.

— Et la presse.

— Aussi.

§

Nous n'eûmes aucun mal à trouver la propriété de Douglas McHenry, en effet. La presse et la télé, entourés d'une foule compacte de curieux, d'Ufologues et de prédicateurs de tous poils, occupaient la route et les abords de la

propriété où était censé s'être posé l'engin venu d'une autre galaxie... Obtenir une interview de McHenry n'allait pas être simple. J'évaluai la situation et me rendis compte que nous n'arriverions jamais à le rencontrer sans un peu de ruse et de malice. Je mis donc un stratagème en place avec John, espérant qu'il fonctionnerait. Notre passionné d'OVNIS se fraya un chemin dans la foule, la traversa et s'éclipsa discrètement à l'opposé de l'endroit où je me trouvais. Il revint en courant et en scandant :

— McHenry se barre ! McHenry se barre !

Tout cela en montrant la direction du centre de la bourgade et en faisant mine ensuite de repartir dans cette direction. L'ensemble de l'assistance, après que chaque groupe eut regardé les autres en chiens de faïence, se mit en mouvement, d'abord lentement, puis de plus en plus vite, jusqu'à courir en direction de l'église du village. En quelques minutes à peine, l'endroit fut déserté et retrouva sa quiétude habituelle. Lennon revint en courant, après avoir laissé la meute s'éloigner. Essoufflé, il dit :

— Allons-y vite ! Ils ne vont pas tarder à rappliquer !

Après avoir enjambé le portail d'entrée, fermé pour empêcher le déferlement de la foule, nous traversâmes la centaine de mètres qui nous séparait de la maison de McHenry. Après avoir franchi la volée de marches qui conduisait à une terrasse couverte, je frappai à la porte d'entrée vitrée. Après un moment, j'entendis des pas discrets qui approchaient. Une

main écartait légèrement le rideau et deux yeux me fixèrent quelques instants avant que je n'entende le son d'une voix masculine, celle d'un homme âgé, hurler :

— Qui êtes-vous ?! Qu'est-ce que vous faites ici ?!
C'est une propriété privée, fichez le camp !

— Monsieur McHenry je suppose ? Je suis Nick Colter et voici mon collègue, John Lennon. Nous sommes journalistes.

— John Lennon ? s'étonna le vieux. Je croyais qu'il était mort celui-là ?

— Oui, celui-là est mort. C'en est un autre, un homonyme.

— Un pédé ?

— Non, un homonyme, pas un homosexuel. C'est quelqu'un qui porte le même nom qu'une autre personne.

— Ah ! Bon, homonyme ou pas, fichez-moi le camp ! s'énerma le vieil homme. J'en ai marre de tous ces connards qui veulent me faire raconter mon histoire. J'aurais jamais dû en parler autour de moi !

— Je vous comprends, monsieur McHenry. Tous ces tarés qui croient aux soucoupes volantes, ça fait froid dans le dos ! Nous, tout ce qu'on veut, c'est avoir votre version des

faits, savoir ce que vous avez vu exactement, objectivement, sans verser dans l'irrationnel et l'étrange.

Il y eut un moment de flottement, après quoi, McHenry demanda :

— Vous travaillez pour quel journal ?

— Ce n'est pas un journal, mais une revue. Le magazine new-yorkais *The New Thinker*, TNT si vous préférez.

— TNT ? sembla s'étonner l'homme.

— Oui, c'est un magazine qui traite de l'actualité avec un regard différent, qui va plus en profondeur dans l'approche des sujets...

— Je connais TNT, me coupa-t-il. Je suis abonné depuis des années. C'est un très bon hebdomadaire. L'un des meilleurs que j'aie lus depuis des années, ajouta-t-il en ouvrant la porte.

Là, je crois que nous avons eu beaucoup de chance.

McHenry était de taille moyenne, avait entre soixante-cinq et soixante-dix ans, peut-être plus. Il était sec, avait la peau burinée par le temps, les saisons et, sans doute, les travaux des champs. Il portait une chemise de bûcheron, une salopette bleue et des godillots usés jusqu'à la corde. Il ne respirait pas l'opulence, mais n'avait pas non plus l'air d'un déshérité. Il nous invita à entrer et referma prestement la porte

derrière nous. L'intérieur de la maison était simple, propre, bien rangé et sentait la bonne cuisine. McHenry nous fit entrer dans son salon, coquet et cosy, où trônait un âtre dans lequel crépitait un bon feu de cheminée qui chauffait la pièce et faisait s'y sentir bien. Après nous avoir installés dans un large sofa, il prit place dans un fauteuil, face à nous et sortit une petite sacoche en cuir marron, d'où il tira une pipe qu'il se mit à bourrer, avant de l'allumer. Une agréable odeur de tabac délicatement parfumé emplissait la pièce, me rappelant des souvenirs de mon grand-père, lorsque enfant, je passais mes vacances chez lui, dans sa ferme. Il fumait la pipe lui aussi et je n'oublierai jamais cette odeur qui le suivait partout. Le silence qui s'était installé dans la pièce était rompu par une voix féminine :

— Doug, c'était qui ?

— Ma femme, Clarisse, expliqua Monsieur McHenry en nous regardant.

Madame McHenry apparut dans l'encadrement d'une porte, qui donnait sans doute sur la cuisine, car l'odeur appétissante que nous avions humée en entrant s'en trouvait décuplée. C'était une femme assez petite, aux cheveux teints en blond roux, le visage émacié, ridé, dans lequel brillaient deux grands yeux d'un beau bleu gris. Elle sembla surprise en nous voyant, Lennon et moi et jeta un regard interrogateur à son mari qui lui dit :

— Ces messieurs sont deux journalistes du TNT. Ils veulent que je leur raconte mon histoire.

— Mouais, je me doute, dit-elle en nous lançant un regard méfiant. Tu ne devrais plus parler de tout ça Doug, ça nous fait du tort, tu le sais bien.

— Ça va, Clarisse, ne t'inquiète pas. Ces messieurs m'ont l'air d'honnêtes gars. Je suis sûr qu'ils ne déformeront pas la vérité, comme l'autre.

— C'est ce qu'on verra. En attendant, c'est l'heure du repas. On en fait quoi de tes deux invités ?

— Met deux assiettes de plus à table, ils vont rester dîner avec nous.

Il se tourna vers nous :

— On parlera en mangeant comme ça. Ça vous va ?

Je ne sais si c'est le fait de cette odeur appétissante, mais nous acquiesçâmes tous deux sans la moindre hésitation. C'est ainsi que nous nous retrouvâmes assis à la table des McHenry, dans leur grande cuisine, devant un bon pot-au-feu. Madame McHenry nous expliqua que c'était la recette d'un plat français, qu'elle avait appris à faire en regardant des cours de cuisine à la télé. Le fait est que sa cuisine était excellente. L'atmosphère s'était un peu détendue entre elle et nous et le début du repas fut surtout l'occasion de nous questionner pour mieux nous connaître. Sans doute, les McHenry se senti-

raient-ils plus en confiance ainsi pour nous parler de ce qui s'était produit sur leur propriété.

Ce n'est que lorsque nous en arrivâmes au dessert que nous pûmes commencer à parler du sujet qui nous avait amenés ici. Je posai une première question :

— Vous sembliez très méfiant envers nous, tout à l'heure. Vous avez dit, je cite :

« je suis sûr qu'ils ne déformeront pas la vérité, comme l'autre. »

Qu'avez-vous voulu dire par là ?

— Qu'on s'est fait avoir, monsieur ! répondit Madame McHenry. Le premier journaliste qui est venu nous voir, nous l'avons accueilli à bras ouverts, en confiance, certains qu'il allait rapporter notre histoire fidèlement, pour bien expliquer ce que mon mari avait vu.

— Ce n'est pas le cas ?

— Non, ce type a raconté n'importe quoi ! s'emportait-elle.

Son mari lui prit le bras :

— Calmes-toi ma chérie, tu sais que ce n'est pas bon pour ton cœur. Ma femme est fragile du cœur, nous expliquait-il.

— Si vous nous racontiez ce qui s'est passé exactement ? Je vous promets que votre histoire sera rapportée avec la plus grande exactitude, ce qui rétablira la vérité et discréditera l'article publié par ce confrère malhonnête. Qu'en pensez-vous ?

— Je vous sens honnête homme, affirma Doug, me regardant droit dans les yeux. N'est-ce pas Clarisse ?

— Oui, ces deux-là m'ont l'air de deux bons petits gars, Doug. Vas-y, raconte-leur.

— Une autre bière ? nous demandait Doug.

Nous acceptâmes tous deux.

— Clarisse, chérie, tu veux bien aller nous chercher trois bières dans le frigo ?

Lorsque Clarisse eut disparu dans la cuisine, Doug se pencha au-dessus de la table et nous fit signe d'approcher. Il nous parla en murmurant :

— Ce que je vais vous raconter devant ma Clarisse ne sera pas l'exacte vérité. Je ne lui ai pas tout dit pour ne pas l'effrayer, à cause de son cœur, vous comprenez ? Je vous raconterai les détails lorsque nous serons seuls.

Clarisse revint avec trois canettes de bière.

— Alors Doug, qu'est-ce que tu attends pour leur raconter ? Ils sont venus là pour ça.

— Oui, oui, chérie, j'allais le faire... C'était dans la nuit de mardi à mercredi, commença Doug. J'ai été réveillé par une lumière vive qui éclairait notre chambre comme en plein jour. Lorsque j'ai été bien réveillé, j'ai ressenti la vibration.

— La vibration ?

— Oui, c'était une vibration qui semblait s'être emparée de toute la chambre, moi compris.

— Est-ce qu'il y avait un bruit qui l'accompagnait ? s'inquiéta Lennon.

— Non, aucun bruit, juste la vibration. Je me suis demandé ce qui se passait et je suis allé à la fenêtre pour regarder dehors. Le terrain derrière la maison semblait comme illuminé par la lumière de projecteurs, comme ceux des stades de football. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Très bien, confirma Lennon.

— Je me suis demandé ce qui pouvait bien faire ça. Je me suis habillé en vitesse et je suis descendu prendre mon fusil. On ne sait jamais. Je suis sorti de la maison et je suis allé derrière, d'où venait la lumière. Tout le terrain était éclairé comme en plein jour. Ça venait de derrière le petit bois qui sépare la maison de la rivière qui traverse la propriété. J'ai marché dans la direction, j'ai traversé le petit bois et je suis arrivé dans le pré, entre le bois et la rivière. Et c'est là que je l'ai vu.

Doug s'interrompit, avala une grande gorgée de bière et soupira. Il semblait avoir du mal à continuer son récit.

— Qu'avez-vous vu exactement Doug ? demandai-je.

— C'était un engin qui brillait d'une lumière aveuglante. J'étais obligé de mettre ma main devant mes yeux pour le regarder.

— Un engin ? Vous pouvez le décrire ?

— Il avait une forme allongée, comme un cigare. Enfin, c'est ce que j'ai réussi à voir à ce moment là. Plus tard, j'ai pu voir qu'en fait, il était rond et aplati, comme une soucoupe.

— D'accord. Et, qu'est-ce qu'il faisait cet engin ? Je veux dire, est-ce qu'il y avait une activité visible, en dehors de cette lumière aveuglante ?

— Non, je ne voyais rien d'autre. Au début, j'ai cru qu'il était posé sur l'herbe du pré, puis, au bout d'un moment, la lumière a commencé à baisser et j'ai pu mieux le distinguer. En fait, il flottait à environ un mètre cinquante du sol. Il n'y avait aucun pied.

— Vous dites que la lumière a baissé d'intensité. Est-ce qu'elle s'est complètement éteinte ? demanda Lennon, qui prenait des notes.

— Non, il est resté illuminé, mais sa lumière était regardable. C'est pour ça que j'ai pu voir que c'était un engin métallique.

— Vous en êtes sûr ? demandai-je à mon tour.

— Oui. Je ne sais pas s'il l'était vraiment, mais il avait l'air en métal en tout cas.

— Et vous dites qu'il flottait au-dessus de l'herbe et qu'il ne faisait rien d'autre ?

— C'est bien ça, oui.

— D'après vous, ça a duré combien de temps ?

— Plusieurs minutes, c'est sûr.

— Et après, que s'est-il passé ?

— Il a commencé à monter dans les airs, d'abord tout doucement, puis il a accéléré progressivement et, lorsqu'il a été à une bonne hauteur, il a foncé d'un coup et il a disparu en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ! Et tout ça dans un silence absolu.

— Et la vibration ? demanda Lennon.

— Disparue, elle aussi.

— C'est tout ? m'étonnai-je. Il n'y a rien d'autre ?

Doug regarda sa femme. Elle hocha la tête en signe d'acquiescement. Il se leva de table, nous invita à le suivre, prit deux torches électriques et son fusil, avant de sortir de la maison et de prendre la direction du lieu de l'atterrissage. La nuit était noire et profonde ici. Rien à voir avec New York. Le ciel brillait d'une myriade d'étoiles. C'est un spectacle auquel nous, les gens des villes, n'avons plus accès, mais que les campagnards peuvent admirer tout au long des saisons, lorsque le ciel est dégagé. Nous suivîmes Doug à travers le petit bois. Il débouchait sur une zone en pente douce qui descendait vers la rivière, dont nous entendîmes le son de l'eau qui s'écoule. Les torches n'éclairaient pas bien loin. Nous ne vîmes pas grand-chose autour de nous. Doug s'arrêta en plein milieu du pré. Il dit :

— C'est là. Regardez.

Il promena sa torche sur le sol. Le rayon de lumière décrivit un mouvement circulaire d'un diamètre d'environ dix mètres. L'on ne voyait pas très bien, mais l'on devinait une forme arrondie. C'était l'herbe qui, ici, au centre, où se tenait Doug, était écrasée et desséchée sur toute la zone délimitée par sa torche.

— Vous voyez, dit-il, c'est juste ici que se tenait l'engin, au-dessus de l'herbe.

Je m'accroupis, passai ma main sur la paille qui jonchait le sol. Elle tombait en poussière à mesure que je la

touchai. Dessous, la terre avait une couleur noire, comme du charbon.

— C'est normal cette couleur qu'a le sol, sous la paille ? demandai-je à Doug.

Il s'accroupit à son tour, pointa sa torche sur le petit coin de terre que j'avais dégagé, regarda, passa sa main et frotta, avant de dire :

— Non, la terre ici est plutôt marron clair, il me semble. On dirait qu'elle a été brûlée.

Je me relevai, marchai jusqu'au-delà du bord du cercle et m'accroupis à nouveau. Je saisis une touffe d'herbes hautes et tirai de toutes mes forces pour l'arracher à la terre. Elle finit par céder. Je regardai la couleur de la terre qui restait accrochée aux racines. Elle était bien d'un beau marron clair. C'était curieux.

— Ça donne l'impression qu'il y a eu le feu, mais il est évident que ce n'est pas le cas, conclut Lennon. L'herbe serait partie en fumée et le peu qui reste aurait été noirci, tout comme le sol, vous ne croyez pas ? dit-il, s'adressant à moi.

— Peut-être, répondis-je laconiquement.

Tout ceci paraissait étrange, mais j'étais persuadé qu'il y avait une explication et qu'elle n'avait rien à voir avec une quelconque soucoupe volante. J'avais remarqué que les époux McHenry avaient la main lourde sur les boissons alcoo-

lisées. Durant le repas, nous avons bu du vin, de la bière et du Whisky en guise d'apéritif. Lennon et moi avons été plus que raisonnables, mais les McHenry avaient bien éclusé. De là à penser que le vieux Doug avait un peu trop forcé sur la bibine le soir de sa vision de la soucoupe, il n'y avait qu'un pas, que je franchis aisément. Pour ce qui est de ce cercle d'herbe couchée sur le sol, l'explication devait être naturelle, j'en étais persuadé. Lennon, lui, gobait l'histoire, comme toute personne dont la croyance était acquise. Il n'avait pas le recul nécessaire pour rester objectif. Je le voyais bien.

— Vous êtes sûr, Doug, que ce n'était pas comme ça avant la nuit de votre vision ? demandai-je.

— Certain. Je mets mes six vaches dans ce pré tous les jours et s'il y avait eu quelque chose avant l'autre nuit, je l'aurai vue, affirma-t-il avec conviction. À ce propos, ajouta-t-il, j'ai une chose à vous dire et à vous montrer. J'aimerais juste que vous n'en parliez pas à Clarisse, d'accord ?

— Bien sûr, vous pouvez nous faire confiance.

— Suivez-moi, je vais vous faire voir.

Doug nous entraîna jusqu'à la rivière, qu'il franchit par un petit pont de bois. Arrivé de l'autre côté, il nous conduisit dans un sous-bois touffu. Une forte odeur de pourri s'en dégagait, qui nous prenait aux narines. Doug s'arrêta net, pointa le faisceau de sa torche sur une masse informe et expliqua :

— Regardez, c'est Moustache, l'une de mes vaches. Enfin, ce qu'il en reste...

Lennon et moi regardâmes les restes putréfiés de Moustache. L'animal semblait avoir été coupé en plusieurs morceaux de façon méthodique. Le plus étonnant, c'est que les découpes étaient rectilignes, d'une régularité impossible à obtenir lorsqu'on découpe un morceau de viande, sauf, peut-être, s'il est congelé. Je remarquai que son état de décomposition était très avancé, mais aussi qu'il manquait tout le flanc droit de l'animal.

— Elle est morte depuis combien de temps ? s'informa Lennon.

— Je l'ai trouvée hier matin. Je sors mes vaches à six heures tous les jours. Hier, j'ai vu que Moustache n'était plus dans l'étable avec les autres. Je me suis mis à sa recherche et je l'ai trouvée comme ça, ici.

— Cette bête est morte depuis au moins une semaine, fis-je remarquer. Ça ne peut pas avoir un lien avec cette affaire.

— Une semaine, vous dites ? s'étonna Doug. Pourtant, mardi soir, quand j'ai rentré mes vaches, Moustache était bien vivante et en parfaite santé.

— Vous êtes sûr de vous Doug ? Parce que l'état de cette bête laisse penser qu'elle est morte depuis bien plus longtemps, vous savez.

— Je suis vieux, je bois peut-être un peu trop, c'est vrai, mais je ne suis pas encore fou, ni sénile. Mardi soir, Moustache était dans l'étable, avec les autres vaches et elle se portait comme un charme !

Il avait l'air si sûr de lui que je n'insistai pas. J'avais tout de même un gros doute par rapport à ses affirmations. En moins de quarante-huit heures, la carcasse de cet animal n'avait pas pu se décomposer de la sorte. La température extérieure n'était pas encore très élevée et la nuit, elle, était même carrément glaciale ! Je commençai à être pétrifié par le froid dans ces bois. Alors, la journée d'hier qui, si je me souviens bien, était plutôt fraîche et pluvieuse, n'avait pas permis à la viande de se dégrader autant. La nuit précédente, la température avait sûrement chuté sous les cinq degrés, ce qui était la température d'un réfrigérateur. Donc, impossible que cette viande ait pu se putréfier ainsi en si peu de temps ! Doug nous mentait.

— C'est fréquent ce genre de choses, affirma Lennon.

— Comment ça ?

— Oui, à travers tout le pays, des cas similaires de vaches, moutons, bisons et autres animaux disséqués et laissés ensuite sur place sont nombreux après le passage d'OVNIS. L'état de putréfaction de la carcasse est sans doute dû aux radiations provoquées par l'OVNI lui-même ou certains des instruments utilisés par ses occupants pour disséquer la bête.

— Disséquer ? Vous êtes sérieux ? Vous pensez vraiment que les petits hommes verts sont venus dans la ferme de Doug pour y disséquer une vache ?!

— Je sais que vous ne croyez pas à tout ça, Nick, mais c'est pourtant ce qui s'est passé ici. Et, s'il vous plaît, ne me demandez pas pourquoi ils font ça, je n'en sais strictement rien. Tout ce que je peux vous répéter, c'est que des centaines de cas similaires ont été recensés dans tous les États-Unis.

— Y a-t-il des preuves irréfutables que ces « dissections », comme vous dites, sont l'œuvre d'extraterrestres ?

— Non, non, bien sûr que non, répondit-il, embêté par la question. Mais presque à chaque fois que l'on a retrouvé ces restes d'animaux, c'était après que des témoins ont signalé la présence d'OVNIS dans les parages immédiats.

— Ça ne prouve rien, John, voyons. Tout ça n'est que supposition ! Devant un tribunal, vous auriez du mal à faire condamner un petit homme vert pour maltraitance envers les animaux, croyez-moi ! dis-je, ironique.

— Moi, en tout cas, je suis sûr que Moustache était bien vivante avant le passage de l'OVNI, réaffirma Doug. Je ne sais pas si ce sont les extraterrestres qui l'ont découpée ou l'un de ces tarés de la ville, mais c'est après ce que j'ai vu que ma vache est morte.

Il prononça ces dernières paroles avec des sanglots dans la voix. Les éleveurs aiment leurs animaux, autant que

les gens aiment leurs chiens ou leurs chats. Certes, ils sont pour eux une source de revenus, mais ils les bichonnent chaque jour pour qu'ils soient dans les meilleures conditions de vie possible afin de donner un bon lait et une bonne viande. Ils les soignent quand ils sont malades, les rentrent quand il fait trop froid, les sortent dès qu'il fait bon, leur changent la paille chaque jour, après avoir nettoyé leur étable de leurs déjections. Tout ce temps passé avec et pour eux, tisse des liens.

Nous quittâmes le sous-bois et retournâmes dans la maison des McHenry pour saluer Clarisse avant de prendre congé et rentrer au motel.

§

Le lendemain matin, après un copieux petit déjeuner, je donnai sa seconde leçon de journalisme à Lennon. Il pensait en avoir terminé avec notre enquête, que nous allions rentrer à New York et pondre un bel article qui rapporterait mot pour mot les déclarations de Doug McHenry. Il avait tort. Notre travail n'était pas terminé ici, dans ce bled paumé. Même si je n'avais aucun penchant pour le sujet que nous devions traiter, je me devais, en tant que professionnel, d'aller au bout des choses et ne rien négliger. Aujourd'hui, notre enquête se poursuivrait, à la recherche d'informations sur l'OVNI et sur les McHenry. Après tout, OVNI voulait dire *objet volant non identifié*, pas soucoupe volante, non ? Avec un peu de chance, j'aurai identifié cet objet avant la fin de cette journée. Je décidai de commencer par aller trouver le sheriff du coin pour voir

s'il avait des informations. Son bureau était à l'image de la bourgade : petit. Il était situé juste en face de l'église, ce qui devait représenter le centre-ville sans doute. Après avoir franchi la volée de marches qui donnait sur un perron large surmonté d'un petit auvent, nous entrâmes dans la bâtisse. Il n'y avait qu'une seule pièce, séparée en deux parties par un comptoir en bois verni, couleur chêne foncé. Derrière, un bureau dans les mêmes tons, encombré de piles de paperasses, nous faisait face. Un homme proche de la soixantaine, dans un uniforme beige, les cheveux bouclés, poivre et sel, leva les yeux vers nous, nous dévisageant de son regard dur, le visage impassible. Je remarquai l'étoile sur sa poitrine.

— Bonjour, Sheriff, dis-je. Nous sommes journalistes du TNT magazine de New York et aimerions vous poser deux ou trois questions.

— Encore des journalistes ! lança-t-il d'une voix rauque, visiblement agacé. Écoutez les gars, vous êtes gentils, mais j'ai déjà répondu aux questions d'une bonne vingtaine de vos collègues depuis hier ! Alors, je commence à en avoir ras la casquette ! Allez voir vos collègues et demandez-leur de vous donner leur compte rendu.

— On s'en doute, Sheriff, mais les autres journalistes ne sont pas nos collègues, juste des confrères et ils ne nous donneront certainement pas la moindre info qu'ils ont pu glaner ici, croyez-moi.

Le sheriff soupira, se gratta la tête, regarda l'horloge murale avant de dire :

— Bon, cinq minutes, pas plus.

Il se leva de son fauteuil, vint au comptoir et ajouta :

— Allez-y, posez vos questions.

— Merci, Sheriff. Vous connaissez bien les McHenry ?

— Je connais tout le monde, ici, mon garçon. Doug et moi sommes amis depuis toujours. Nous étions ensemble sur les bancs de l'école.

— Est-ce qu'il lui est déjà arrivé de raconter ce genre d'histoire avant ça ?

— Vous voulez dire : des histoires un peu folles ou étranges, c'est ça ?

— Oui.

— Pas à ma connaissance en tout cas. Doug est un fermier avec une faible instruction, mais il n'est pas stupide, loin de là. C'est un type bien, apprécié de tous ici.

— Il picole pas mal, non ?

— On picole tous pas mal dans le coin. Il n'y a pas grand-chose d'autre à faire par chez nous, dit-il avec une pointe d'humour.

— Vous ne croyez pas que ce qu'il a vu l'autre nuit pourrait être dû à une bonne cuite ?

— Une cuite ? Doug ?

Le Sheriff se mit à rire. Il en toussa.

— Doug boit plus que de raison, mais jamais je ne l'ai vu ivre, pour autant que je me souvienne ! Non, s'il dit qu'il a vu ce qu'il a vu, c'est qu'il l'a vu.

— En dehors de Doug, quelqu'un d'autre vous a-t-il dit avoir vu quelque chose cette nuit-là ?

— Non, personne.

— Est-ce qu'il s'est déjà produit des faits similaires par le passé, dans le coin ? demanda Lennon.

— Vous savez, les Appalaches sont connus pour les phénomènes OVNIS. Il n'est pas rare qu'un témoin rapporte avoir croisé leur route. Ici, à Pensacola, ce n'est pas arrivé souvent. Quelques personnes ont vu des lumières dans le ciel, il y a quelques années, rien de plus.

— Bon, merci pour votre coopération Sheriff, dis-je pour terminer notre interview.

Nous tournions les talons pour quitter le bureau, lorsque le Sheriff nous lança :

— Attendez ! Maintenant que j’y pense, j’ai un souvenir qui me revient... Le vieux Marsden...

Il s’interrompit, sembla réfléchir avant de continuer :

— Bah ! Je ne sais pas si je dois vous en parler.

— Dites toujours Sheriff. De quoi s’agit-il ? demandai-je, curieux.

— Le vieux Marsden, c’est un peu l’idiot du village, si vous voyez ce que je veux dire.

Il leva la main au-dessus de la tête et l’agita dans un mouvement tournant, pour signifier l’état mental de Marsden.

— Quand vous dites : idiot, vous voulez dire quoi ? Qu’il est simplet, qu’il est stupide ?

— Ni l’un ni l’autre à vrai dire. C’est un type qui aurait vu des choses étranges et qui, depuis ce temps-là, vit en ermite. Il ne descend au village que pour faire quelques courses et vendre ses peaux de bêtes.

— C’est un trappeur ? s’étonna Lennon.

— Oui, il chasse les animaux dans la montagne pour se nourrir et vend les peaux pour subvenir à ses besoins. On le voit rarement, ici.

— Vous dites qu'il aurait vu des choses étranges ? En rapport avec les OVNIS ? demandai-je.

— Ben, à l'époque, tout le monde l'a pris pour un illuminé. C'était dans les années soixante. Soixante et un ou soixante-deux, je ne sais plus trop. Mais aujourd'hui, avec l'histoire de Doug, je me demande s'il ne disait pas la vérité.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Son histoire. Si mes souvenirs sont bons, il est arrivé un jour, ici au bureau du Sheriff, j'étais encore un jeune écolier à l'époque, en criant qu'il avait vu une soucoupe volante dans une clairière, au milieu des montagnes. Il affirmait qu'il avait vu des êtres étranges : la plupart étaient petits, avec une peau grise, mais l'un d'entre eux était différent, très grand, il avait la peau grise avec des tâches rougeâtres et des cornes sur la tête. Ils étaient dans la clairière. Il avait beaucoup de mal à les regarder à cause du feu de la soucoupe qui brillait derrière eux. L'être plus grand aurait croisé son regard, ce qui l'avait rempli d'effroi. Il s'est mis à courir à toutes jambes à travers la forêt pour lui échapper. Voilà, vous savez tout.

— D'accord. Où peut-on trouver ce Marsden ?

— Il est dans la montagne, au-dessus du village, en direction du mont Mitchell. Vous sortez du bourg vers le sud et vous faites environ deux kilomètres. Là, vous verrez une piste sur votre gauche, environ trois cents mètres après une station-

service. Vous la prenez sur une bonne dizaine de kilomètres avant d'arriver à un croisement. Vous prenez sur la droite, la piste qui redescend. Après encore cinq kilomètres, vous longerez un petit lac sur votre droite. Après le lac, un chemin part à droite, qui continue de longer le lac. Vous le prenez et vous faites quelques centaines de mètres avant de tomber sur la cabane de Marsden.

Je regardai Lennon :

— C'est bien noté John ? lui demandai-je.

Il ouvrit de grands yeux, haussa les épaules, un peu désespéré. Je m'approchai de lui et lui susurrai :

— Quand quelqu'un vous donne des explications, pensez à les noter, ça vous évitera d'avoir à les redemander, d'accord ?

— J'y penserai la prochaine fois, m'assura-t-il.

Heureusement, j'avais toujours l'application magnétophone de mon smartphone en activité lorsque j'interrogeais quelqu'un. C'était très pratique et discret. Les gens ne se doutaient pas qu'ils étaient enregistrés et se laissaient plus facilement aller à des confidences, surtout quand ils ne me voyaient pas prendre la moindre note. Ils pensaient sans doute que ce qu'ils allaient me dire serait aussitôt oublié. Erreur ! J'enregistrais tout.

Nous laissâmes le Sheriff à ses occupations et prîmes la direction de la cabane de Marsden, l'ermite qui aurait vu une soucoupe volante. Heureusement que j'avais un cherokee pour nous y rendre. La piste était cahoteuse, boueuse et difficile. Elle traversait le massif montagneux couvert d'une forêt dense et sombre. L'on avait l'impression d'être hors du pays, très loin, dans une contrée sauvage et dangereuse, quelque part en Asie ou en Afrique. Plutôt non, en Amérique du Sud. Il nous fallut près de trois quart d'heure pour atteindre la cabane de Marsden depuis la route asphaltée. Elle était perchée sur un promontoire rocheux, juste au-dessus d'un petit lac niché dans le cœur de la forêt. C'était effectivement plus une cabane qu'une véritable maison. De la fumée sortait de la cheminée. L'homme était chez lui. Après être sorti du véhicule, je repérai le regard qui nous épiait derrière les carreaux de l'unique fenêtre. Lennon semblait mal à l'aise.

— Ça va John ? Vous n'avez pas l'air dans votre assiette ?

— Cet endroit me donne la chair de poule, avoua-t-il.

— Ne vous laissez pas impressionner par le décor. La nature sauvage, la forêt, le silence, l'absence de repères de civilisation peuvent déstabiliser, quand on n'a pas l'habitude, mais il ne faut pas être inquiet ou avoir peur.

— Je n'ai pas peur, objecta-t-il. C'est juste que cet endroit me donne froid dans le dos, c'est tout.

Je n'insistai pas. La porte de la cabane s'ouvrit sur un vieil homme, grand, mince, le visage émacié, ridé et buriné. L'œil était vitreux, le dos recourbé, les jambes arquées. Il devait avoir quatre-vingts ans au bas mot. Il portait une chemise de bûcheron et un pantalon de velours côtelé couleur kaki. Il était coiffé d'une toque trappeur en fourrure véritable. Normal, me direz-vous, pour un véritable trappeur !...

— Qu'est-ce que vous fichez ici ?! nous lança-t-il sans animosité. Vous êtes perdus ?

— Bonjour, monsieur Marsden ? lui dis-je. Nous sommes venus ici pour vous rencontrer.

— Moi ? s'étonna-t-il. Vous en êtes sûr ?

— Oui, certain. Nous aimerions vous parler. Est-ce que l'on peut entrer, il fait un peu froid dehors ?

— Vous voulez me parler de quoi ? Et vous êtes qui d'abord ?

Visiblement, Marsden était moins simplet qu'on aurait pu le penser. Il avait l'air d'avoir toute sa tête.

— Je suis Nick Colter, journaliste au magazine TNT. Mon confrère ici présent se nomme Lennon.

— Comme le Lennon des Beatles ?

— Pareil. Et vous allez rire, il se prénomme John.

Marsden leva les yeux au ciel. Son regard se figea dans une expression absente. Visiblement, ma boutade n'avait pas fait mouche. Lennon leva les yeux pour tenter de comprendre ce que le vieux regardait. Il ne vit rien que le ciel traversé de nuages. Au bout d'un moment, Marsden sembla revenir. Il se frotta les mains, nous regarda et dit :

— La pluie ne va pas tarder à tomber. Entrez, vous mettre à l'abri.

L'intérieur de la cabane était spartiate. Une petite table en pin, deux chaises, un poêle à bois qui chauffait l'unique pièce et qui servait à cuisiner, et un lit de camp qui jouxtait le mur du fond. Au mur, il y avait de vieilles affiches de cinéma et des photos jaunies. Une odeur forte d'animaux prenait aux narines. Pourtant, Marsden ne semblait pas en posséder. Il y faisait doux, ce qui contrastait avec la température extérieure, encore bien basse en cette saison. Marsden nous fit signe de nous asseoir sur les deux chaises. Il nous proposa du café. Nous acceptâmes. Il sortit une vieille cafetière italienne et une boîte en fer-blanc, d'un petit rangement derrière le poêle. La boîte contenait du café moulu. Il s'affaira à nous préparer le café tandis que je posai une première question :

— C'est le Sheriff de Pensacola qui nous a parlé de vous, monsieur Marsden. Il nous a raconté ce qui vous est arrivé il y a de nombreuses années.

— Ce qui m'est arrivé ? s'étonna-t-il. Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— L'histoire de la soucoupe volante, répondit Lennon. Vous vous souvenez ?

Marsden ne répondit rien. Il continua de préparer sa cafetière et la posa sur le poêle, puis il vint s'asseoir sur le lit, face à nous.

— Pourquoi est-ce que le Sheriff vous a parlé de ça ? interrogea-t-il, l'air perplexe.

— Parce qu'il s'est produit un fait similaire, il y a deux jours, dans la nuit de mardi à mercredi, à la ferme de Doug McHenry. Vous êtes au courant ?

— Non. Je ne descends pas souvent au village. Je vis seul ici et je ne vois pas passer beaucoup de monde. Qu'est-ce qui s'est passé exactement chez Doug ?

— Il a été réveillé en pleine nuit et a vu une lumière très vive sur son terrain. Il est allé voir et affirme qu'il s'agissait d'une soucoupe volante qui planait à moins de deux mètres du sol. Ça vous parle ?

— Possible, dit-il, laconique.

Je sentais la réticence de ce vieil homme à reparler de souvenirs qui avaient fait de lui une sorte de paria. Il avait été banni de la société, du village ; il était devenu l'illuminé, le

simplet, le fou. À l'époque des faits, les mentalités n'étaient pas aussi ouvertes qu'aujourd'hui sur ce sujet et sur bien d'autres encore. Sa vie n'avait pas dû être facile durant toutes ces années, à vivre seul ici, dans le plus grand dénuement. Nous allions devoir lui tirer les vers du nez si nous voulions avoir sa version de l'histoire.

— Le Sheriff nous a dit que vous aviez vu une soucoupe volante, mais aussi ses occupants, c'est exact ? demandai-je.

— C'est de l'histoire ancienne tout ça. Je n'ai plus envie d'en parler, affirma-t-il, catégorique.

— Je vous comprends, vous savez. La manière dont les gens d'ici vous ont traité est terrible. Ils vous ont fait passer pour un débile et n'ont jamais accordé le moindre crédit à votre histoire, pas vrai ?

— On peut dire ça comme ça.

— Ils n'ont jamais cherché à comprendre ce qui vous était arrivé ; ils ont décrété que vous aviez un grain, que vous ne méritiez plus de faire partie de leur communauté. Nous vous offrons une chance de les faire changer d'avis sur vous, de vous expliquer clairement aujourd'hui, même si les faits remontent à très longtemps. Qu'en dites-vous ?

— Qu'il est trop tard. J'ai quatre-vingt-deux ans. Il me reste à peine quelques mois à vivre, quelques années peut-être. J'en ai plus rien à foutre de tout ça ! Plus rien à foutre de

tous ces cons ! Ils vivent dans l'ignorance et sont contents de leur aveuglement ! Qu'ils y restent !

Il y avait beaucoup de rancœur et de souffrance dans les propos de Marsden. Comment le lui reprocher ? Mais tout ça n'arrangeait pas nos affaires. Je voulais avoir sa version des faits. Il fallait que nous insistions. Je regardai Lennon et lui faisait un petit signe discret pour qu'il prenne le relais. Il comprit et lui parla à son tour :

— Les premières observations d'OVNIS du vingtième siècle, dans notre pays, ont eu lieu en mille neuf cent quarante, lors de la bataille de Los Angeles, contre les Japonais. Un engin volant de grande taille a été pris à partie par la DCA américaine, qui n'a jamais réussi à lui infliger le moindre dommage. Ensuite, en juin mille neuf cent quarante-sept, un type du nom de Kenneth Arnold pilotait un petit avion à la recherche d'un autre avion, qui était tombé en panne. Il aperçut neuf objets en forme de soucoupes près du mont Rainier, dans l'État de Washington. Le rapport qu'il fit fut suivi d'un tas d'autres, émanant d'aiguilleurs du ciel et de pilotes à travers tous le pays. Peu de temps après, en juillet de la même année, est survenu le crash d'une soucoupe près de Roswell, au Nouveau-Mexique. Vous en avez sûrement entendu parler à l'époque ?

— Oui, comme tout le monde.

— Depuis ce temps-là, des milliers d'observations ont eu lieu dans tout le pays, et aussi partout dans le monde. Vous

n'êtes pas le seul à avoir vu une soucoupe, vous savez. Je veux bien croire qu'à l'époque on n'était pas très ouvert à ces choses-là. On ne l'était pas davantage sur les homosexuels et pourtant aujourd'hui, plus personne ne trouve ça scandaleux que deux hommes ou deux femmes soient ensemble. C'est pareil pour les OVNIS. Plus personne ne trouve ça aberrant quand quelqu'un raconte qu'il en a vu. Vous pouvez me croire, monsieur Marsden.

— Vous croyez ? douta-t-il.

Nous sentions que le vieil homme avait au fond de lui l'envie de s'épancher, de vider son sac, de rétablir la vérité sur lui, sur ce qu'il avait vu. Lennon avait su trouver les mots qu'il fallait.

— Mon ami a raison, ajoutai-je. Aujourd'hui, plus personne ne vous traitera de fou. Les temps ont bien changé. Faites-nous confiance.

— Si je vous parle, ce sera publié dans un journal ?

— Dans un magazine, oui. Le TNT de New York.

— Après tout... Je n'ai plus rien à perdre de toute façon.

Il se leva, retourna vers le placard derrière le poêle et en sortit une bouteille d'eau de vie, puis il prit trois mugs, qu'il déposa sur la table et y versa une rasade de la bouteille.

Il prit la cafetière et nous versa le café par-dessus l'eau-de-vie. Il leva son mug et dit :

— À la vôtre !

Nous trinquâmes avec lui. Ensuite, il alla se rasseoir sur le lit et but son breuvage, avant de raconter son histoire :

— C'était le huit juin soixante et un. Il faisait beau ce jour-là. Et chaud. J'étais jeune. J'étais ici, dans la montagne. Je venais chasser régulièrement durant mon temps libre. Je travaillais à la station-service, un peu plus bas sur la route. C'était un vendredi après-midi. J'avais fini ma journée vers quinze heures et je suis parti dans les bois, tout seul, comme presque toujours. J'avais une copine à l'époque. Nous devions nous marier. J'étais plutôt beau garçon, dit-il avec un petit rire amusé.

Il pointa du doigt le mur sur lequel étaient épinglées quelques photos jaunies. L'on y voyait un jeune homme plutôt athlétique, souriant, au bras d'une très belle femme. C'était Marsden et sa future épouse. Il continua :

— Vers dix-sept heures trente, je suivais la piste d'une biche. Elle me conduisit dans une clairière, au fond d'une vallée, non loin du Mitchell. C'est là que je les ai vus. Ils étaient quatre : trois plus petits et un grand. Ils avaient l'air de chercher quelque chose, parce qu'ils avaient la tête penchée en avant et leurs grands yeux noirs regardaient le sol. Ils marchaient lentement, dodelinant de la tête, comme s'ils

balayaient du regard la clairière. Le grand, lui, les regardait faire. Ça devait être le chef.

— Et la soucoupe ? demanda Lennon. Elle était où ?

— Au milieu de la clairière. Elle brillait d'une lumière aveuglante. Je pouvais à peine distinguer ses contours. J'avais de bonnes lunettes de soleil, très foncées. C'est pour ça que j'ai pu bien la voir, malgré tout. Le grand me tournait le dos, alors il ne m'a pas vu tout de suite. Mais je pense qu'il devait me sentir, comme une bête sent le chasseur, parce qu'à un moment donné, j'ai eu l'impression qu'il humait l'air autour de lui et il s'est retourné d'un coup. J'ai vu ses deux grands yeux noirs profonds plonger dans les miens et j'ai ressenti quelque chose que jamais je n'avais ressenti avant : on aurait dit que quelqu'un entraînait en moi et m'explorait, sans que je puisse y faire quoi que ce soit. C'était étrange et effrayant en même temps. J'en ai encore la chair de poule rien qu'en y repensant.

— Un contact télépathique sans doute, me susurra Lennon.

— J'ai eu peur, reprit Marsden. J'ai voulu m'enfuir, mais je n'ai pas pu. J'étais comme paralysé. Mon esprit envoyait des ordres à mes membres, mais rien ne bougeait. J'ai vite compris que c'était cette chose qui me maintenait prisonnier. J'étais coincé là, à sa merci. Les trois petits arrêtaient de fouiller la clairière et se dirigèrent vers moi. Je me suis dit à ce moment là que ce devait être ma dernière heure qui arrivait.

J'ai prié le seigneur de m'accueillir dans son royaume et j'ai attendu la mort avec résignation. Je n'avais pas le choix.

— Qu'est-il arrivé ensuite ? s'impacienta Lennon, captivé par le récit rocambolesque de Marsden.

— Les trois petits ont levé les mains dans ma direction et j'ai basculé à l'horizontale, à un mètre du sol !

— Vraiment ? Incroyable ! Et après ?

— J'ai glissé dans l'air doucement en direction de leur soucoupe. Je m'y suis retrouvé allongé sur une table, dans une petite pièce aux murs lisses et gris. Il n'y avait rien d'autre, à part une lumière qui semblait venir d'un peu partout. C'était curieux. J'ai pensé qu'ils allaient me tuer là.

— Et ils ont fait quoi ?

— Je n'en sais foutrement rien ! Après c'est le trou noir. Je me suis réveillé dans la forêt, non loin de la clairière, un peu sonné. J'y suis retourné. Il n'y avait plus personne et plus de soucoupe. Je suis redescendu au village en quatrième vitesse et suis allé trouver le Sheriff de l'époque pour lui raconter ce qui m'était arrivé. Il ne m'a pas cru et m'a menacé de représailles si j'en parlais à quiconque.

— Pour quelles raisons ? m'étonnai-je.

— Il m'a dit qu'il ne voulait pas être emmerdé par les fouilles merde dans sa juridiction !

— Les fouilles merde ? c'est quoi ? demanda Lennon.

— Les journalistes, lui expliquai-je. Vous n'avez jamais entendu cette expression ?

— Si, peut-être. Je n'avais pas le souvenir de ce que ça voulait dire.

— Vous avez fait quoi, monsieur Marsden ?

— J'en ai parlé à Émilie, ma fiancée. Je pensais qu'elle était la seule personne à qui je pourrais me confier. J'ai eu tort. Elle m'a pris pour un cinglé ! J'ai essayé de lui expliquer que je disais la vérité, mais elle n'a rien voulu savoir. Elle est allée trouver son père, qui se trouvait être le Sheriff et c'est là que mes ennuis ont commencé.

— Comment ça ?

— Dans un premier temps, le Sheriff a tout fait pour que sa fille me quitte. Ensuite, il a fait courir la rumeur que j'étais devenu complètement fou, que je délirais, que je racontais avoir vu des petits hommes verts. Il a fait circuler mon histoire, retouchée à sa sauce, et m'a fait mettre à dos toute la communauté du village. Je suis devenu un pestiféré ! J'ai dû quitter le village et venir m'installer ici. C'est une cabane de chasse qui appartenait à mon père. J'y vis depuis ce temps-là.

— Pourquoi est-ce que vous n'êtes pas parti ailleurs refaire votre vie ? s'étonna Lennon.

— Parce que j'aimais Émilie et que j'avais l'espoir un peu fou de la reconquérir. Et puis j'étais pauvre, je n'avais pas d'endroit où aller et surtout, j'aime cette région. J'y suis né, j'y ai toujours vécu et c'est ici qu'est ma place.

— Monsieur Marsden, dis-je. Excusez-moi de vous poser cette question, mais aviez-vous bu plus que de raison ou aviez-vous pris des substances telles que du LSD, qui était très en vogue à cette époque ?

— Vous voulez savoir si ce que j'ai vu était un délire de mon esprit, c'est ça ?... Eh bien, non, désolé de vous décevoir, mais ce que j'ai vu et vécu était réel ! Je ne buvais pas d'alcool pendant le travail et encore moins quand j'étais à la chasse. Quant au LSD, je n'en ai jamais vu de ma vie et ne sais même pas à quoi ça ressemble ! Vous êtes satisfait ?

— Merci, monsieur Marsden. C'est important pour une enquête objective d'avoir le maximum d'informations. Votre état physique et mental au moment des faits est essentiel pour donner de la crédibilité à votre histoire.

— Oui, c'est sûr. J'étais parfaitement conscient ce jour-là. Le seul moment où je ne l'étais pas, c'est entre celui où j'ai perdu connaissance dans la soucoupe et le moment où je me suis réveillé dans les bois.

— Depuis cette rencontre, est-ce que vous avez ressenti des choses étranges ? demanda Lennon.

— J'ai fait des cauchemars pendant des années. J'avais le sommeil perturbé. Et puis, je dois bien l'avouer, après ça, je n'ai jamais plus été tout à fait le même, physiquement je veux dire.

— Comment ça ?

— J'étais un homme solide et fort. Je pouvais soulever des charges très lourdes, travailler dur toute une journée sans ressentir de fatigue excessive. Après, j'ai perdu beaucoup de mes forces. Je ne pouvais plus travailler dur, j'étais vite fatigué. Tout ça a aussi joué sur mon moral. Avant, j'étais un roc ! Rien ne pouvait me faire vaciller ! Depuis, j'ai le moral changeant. Je peux passer de la joie à la tristesse en quelques minutes. J'ai d'abord cru que c'était à cause de ma rupture avec Émilie, mais il y a longtemps que j'ai fait une croix sur elle et que la blessure a guéri. Pourtant, je suis toujours comme ça, même maintenant.

— C'est sans doute dû à tout ce qui vous est arrivé suite à cette histoire, supposai-je. Une rupture, une mise au ban de la société, une vie d'ermite dans ces montagnes. Tout ça n'a pas dû arranger votre moral.

— Peut-être, mais j'ai quand même l'impression qu'ils m'ont fait quelque chose dans cette soucoupe. Pourquoi est-ce qu'ils m'y auraient transporté, autrement ?

— Il a raison, soutint Lennon. Il y a de nombreux cas de gens enlevés par les extraterrestres qui ont rapporté avoir

subi des expériences dans leurs soucoupes. Monsieur Marsden n'aura pas échappé à ça.

— Vous n'avez pas l'air de me croire, constata Marsden à mon sujet. Je me trompe ?

— Je ne crois pas aux soucoupes et aux extraterrestres, monsieur Marsden, c'est vrai, lui répondis-je. Vous n'avez pas l'air de quelqu'un de déséquilibré, j'en conviens, mais je reste persuadé qu'il y a une explication logique à votre histoire.

— Ah oui ! Laquelle ?

— Je ne sais pas...

Je réfléchis un moment avant de dire :

— Vous avez pu faire une chute dans la forêt, perdre connaissance et rêver tout ce que vous croyez être arrivé. Ensuite, vous vous êtes éveillé et avez cru que tout ça était réel.

— J'ai eu tort de vous parler ! s'emporta-t-il soudain, très en colère devant mes propos. Je savais que je ne pouvais pas faire confiance à des fouilles merde comme vous ! Fichez-moi le camp tout de suite !

— Attendez, monsieur Marsden, ne vous fâchez pas ! lança Lennon. Il ne croit pas à votre histoire, mais moi oui. Je suis sûr que vous dites la vérité et que vous avez bien vécu une rencontre du troisième type ! C'est évident ! Tout ce que

vous avez dit et décrit, d'autres l'ont dit et décrit avant vous, quasiment de la même façon.

— Je vois. Vous, vous êtes un peu comme ce type qui était venu me trouver à l'époque. Vous croyez à tout ça, pas vrai ?

— Qui était ce type ? demandai-je, curieux.

— Un journaliste qui enquêtait sur des affaires de soucoupes volantes. On n'utilisait pas encore le terme OVNI à l'époque, si je me souviens bien. Il m'a interrogé comme vous le faites. Il m'a expliqué qu'il était journaliste indépendant et qu'il travaillait sur le sujet depuis très longtemps. C'était un brave type. Je n'ai jamais su s'il avait publié un article sur mon cas.

— Vous vous souvenez de son nom ?

Marsden sembla fouiller dans ses souvenirs un moment avant de secouer négativement la tête :

— Aucun souvenir. Je ne sais même pas si je l'ai su.

— Comment a-t-il su pour ce qui vous est arrivé ?

— Si mes souvenirs sont bons, il enquêtait sur d'autres affaires qui avaient eu lieu dans les montagnes. Il paraît que c'est assez fréquent par ici. En passant au village, quelqu'un lui a parlé de moi et il est venu me trouver. Mais, pourquoi toutes ces questions sur ce type ?

— Non, pour rien. Si nous avions eu son nom, nous aurions pu faire des recherches et trouver ce qu'il a publié à l'époque. C'est toujours intéressant de voir comment le sujet a été traité, à plus de cinquante ans d'intervalle.

— Vous m'enverrez votre magazine avec votre article, s'il vous plaît ? Je suis curieux de voir comment vous allez le traiter, vous qui ne croyez pas à tout ça.

— Bien sûr. Donnez-nous l'adresse où l'expédier et vous l'aurez.

Marsden prit un papier et un stylo, griffonna l'adresse et la remit à Lennon en disant :

— J'ai confiance en vous. Vous, vous savez que je dis la vérité, n'est-ce pas ? Alors ne laissez pas cet homme écrire n'importe quoi sur moi, d'accord ?

— C'est promis, monsieur Marsden. J'y veillerai. Et je veillerai aussi à ce que vous ayez l'article.

§

Chapitre III

Une mauvaise blague

J'avais repris mes enquêtes criminelles au cœur de New York. J'enquêtai sur une affaire de trafic d'influence dans laquelle étaient impliqués plusieurs élus de la ville et des entrepreneurs désireux de s'approprier quelques pâtés de maisons dans le Queens pour y bâtir des résidences luxueuses à la place de vieux immeubles habités par des gens modestes. J'avais oublié l'enquête de Pensacola et n'avais pas revu Lennon depuis près de deux semaines. Je rentrai au magazine en fin d'après-midi, après avoir interrogé plusieurs personnes soupçonnées d'être impliquées dans cette affaire, lorsque Alan Stingray me héla :

— Nick ! Dans mon bureau !

Je m'installai dans le fauteuil, face au rédac-chef.

— Nick, tu as fait du très bon boulot, me félicita-t-il. Goldman est content du résultat.

— Merci, Alan, mais de quoi parles-tu ?

— De votre enquête, à Lennon et toi, à Pensacola. Nous avons eu des retours très positifs des lecteurs sur tweeter et Facebook. Les gens en redemandent ! Ils ont trouvé très intéressant la confrontation de vos deux points de vue opposés sur le sujet.

— C'est l'idée de Lennon, reconnus-je. Il trouvait que ce serait bien de confronter nos deux avis.

— Et il a eu raison, Nick. Les ventes du dernier numéro ont grimpé de près de vingt pour cent ! C'est en grande partie grâce à vous deux, dit Stingray, enthousiaste.

— Ça fait plaisir à entendre.

— Oui...

La tête d'Alan changea d'un coup. Je reconnus son air ennuyé, lorsqu'il voulait vous annoncer une mauvaise nouvelle. Je compris très vite ce pour quoi il m'avait fait venir et tentai de l'en dissuader :

— Alan, non ! On avait dit : juste une fois, tu te souviens ?

— Je sais Nick, mais c'est Goldman.

— Je me fous de Goldman ! J'ai accepté parce que tu m'avais donné ta parole, Alan ! Une seule fois. On était d'accord. Dis à Goldman qu'il trouve quelqu'un d'autre pour ça. Moi, c'est terminé ces histoires de soucoupes volantes !

— Nick, s'il te plaît, ne soit pas si catégorique. Goldman veut créer une rubrique hebdomadaire sur les phénomènes OVNIS.

— Non, Alan, ça ne m'intéresse pas !

— Il est prêt à te filer une rallonge de cinq cents dollars par mois, si tu acceptes !

— Rien à foutre des cinq cents dollars ! Je ne veux pas de ce job, ok ?

— Mille dollars ! lança Alan.

J'allai répondre non, mais je commençai à réfléchir, tout de même, à la proposition. Mille dollars de plus par mois, ce n'était pas rien.

— Mille dollars et une enveloppe conséquente pour tous les frais nécessaires pour vos enquêtes. Qu'est-ce que t'en dis, Nick ?

— Pourquoi Goldman est-il soudain si généreux ? Qu'est-ce que ça cache ?

— Rien. Vingt pour cent de lecteurs en plus, c'est beaucoup d'argent. Alors, Goldman investit pour gagner encore plus. C'est un homme d'affaires, pas un philanthrope. Et puis, il est soulagé que son neveu puisse trouver sa place dans la boîte. Il était très ennuyé pour lui, tu sais.

— Admettons que j'accepte. Est-ce que je pourrais continuer les enquêtes criminelles au moins ?

— Nick, tu n'es pas sérieux ? Si tu acceptes, tu devras sillonner le pays de long en large une grande partie de l'année. Comment pourrais-tu continuer tes enquêtes new-yorkaises ?

Alan avait raison. Si je disais oui, je pouvais dire adieu à ma petite vie bien rangée de célibataire new-yorkais. Fini mon petit traintrain. Enquêter sur les OVNIS me tiendrait loin de chez moi une grande partie du temps. D'un autre côté, il était peut-être temps que je rompe ce quotidien dans lequel je m'étais installé. La seule chose qui me retenait, était le sujet que j'allais devoir traiter. Pensacola et les témoignages de McHenry et Marsden ne m'avaient pas fait changer d'avis : je n'y croyais toujours pas ! Je restais convaincu que ce qu'avaient vu et vécu ces types trouverait une explication, pour peu que l'on se donne la peine de creuser le sujet à fond. C'est ce que j'expliquai à Stingray.

— Mais ça c'est parfait, Nick ! dit-il, à nouveau enthousiaste. Ton incrédulité te poussera à aller à fond dans le traitement des sujets. Tu ne te contenteras pas d'écouter de simples témoignages, tu chercheras la vérité. C'est ce que les lecteurs veulent, Nick. Et vous ferez comme pour votre premier article ensemble, vous confronterez vos points de vue en pesant le pour et le contre. C'est le style que vous avez initié et il est très bien.

— Je n'y connais rien, tu le sais, objectai-je, comme un dernier argument pour essayer de le faire changer d'avis, sans grande conviction, à vrai dire.

— Lennon s'y connaît, lui. Ce n'est pas un vrai journaliste pour le moment, mais, d'après Goldman, c'est une encyclopédie sur le sujet.

— Il avait l'air d'en savoir pas mal, je confirme.

— Alors, c'est ok, Nick ? demanda-t-il en me tendant la main, comme pour sceller un pacte entre nous.

— C'est ok, Alan, répondis-je en serrant cette main tendue.

Et voilà comment moi, Nick Colter, suis devenu un journaliste d'investigation sur les OVNIS, un jour de mai ensoleillé. Moi, la dernière personne à qui il fallait parler de ce sujet ! C'était une mauvaise blague du destin.

§

Comme nous étions censés ne jamais être au bureau, ou presque, Alan ne jugea pas utile de nous attribuer deux bureaux proches dans l'open space. Je pouvais garder le mien, mais Lennon resterait à l'entresol. Jugeant qu'il serait difficile de travailler ensemble dans ces conditions, je décidai de m'installer dans son bureau. Je mis toutefois une condition : que celui-ci soit entièrement rafraîchi et qu'on l'équipe de mobilier décent et d'ordinateurs reliés à Internet. Alan en ré-

féra à Goldman, qui accepta. Ainsi, au bout de huit jours, nous emménageâmes dans des locaux tout neufs dans lesquels nous partagerions un vaste bureau en L, avec pour chacun, un ordinateur, un téléphone et une lampe articulée. L'imprimante serait commune, en réseau. Ce n'était pas si mal. Même l'huisserie de la fenêtre surmontée d'une imposte en demi-cercle avait été changée pour un modèle blanc, en aluminium, qui laissait passer plus de lumière. Je crois que c'est surtout parce que les carreaux de l'ancienne n'avaient pas dû être nettoyés depuis très longtemps. Les murs étaient blancs, le bureau beige. Au sol, une moquette rase, d'une couleur marron très clair, proche de l'orange, égayait le tout. L'ensemble était bien éclairé par des rampes de spots habilement dirigées.

Lennon était aux anges. Il avait un beau bureau, un partenaire et allait pouvoir s'adonner pleinement à sa passion. Il exultait.

— Alors John, par quoi est-ce qu'on commence ? lui demandai-je, quelque peu désœuvré.

— Je ne sais pas ce que vous en pensez, Nick, mais j'avais dans l'idée de commencer par le commencement ?

— Voilà qui me semble une excellente idée, répondis-je, sans savoir exactement ce qu'il voulait dire.

— Ah ! je suis content que vous partagiez mon avis.

— On va travailler ensemble désormais, John. Ce qui veut dire que nous allons passer beaucoup de temps tous les

deux. Le mieux serait que nous nous tutoyons, qu'en penses-tu ?

— Oh oui ! Je n'osais vous le demander. Enfin... te le demander.

— Bien, voilà une chose mise au point entre nous. C'est déjà ça. Bon, quand tu parles de commencer par le commencement, tu penses à quoi exactement ?

— Les observations d'OVNIS dans notre pays prennent vraiment leur essor en mille neuf cent quarante-sept, surtout après le crash de Roswell. C'est par là qu'il faudrait commencer, je pense.

— Pourquoi pas ? Mais tu voudrais faire quoi ? Retourner enquêter à Roswell ? m'étonnai-je. C'est un peu vieux comme histoire, non ? Et puis, tout n'a-t-il pas été dit sur ce supposé crash ?

— Justement, tout ce que l'on sait sur Roswell, c'est la version officielle des autorités, d'une part et celle des ufologues d'autre part. Les uns disent qu'il s'agissait du ballon d'observation d'un programme militaire secret. Les autres qu'il s'agit d'un crash de soucoupe volante et que les autorités auraient récupéré la soucoupe et les extraterrestres qui étaient à l'intérieur. Il est peut-être temps d'aller voir par nous-mêmes et d'essayer de jeter un regard nouveau sur l'affaire, qu'en penses-tu ?

— Tout ce que l'on risque c'est de ne pas trouver grand-chose de nouveau, à vrai dire.

— Si l'on ne trouve rien, tant pis. On aura essayé.

— Oui, mais je te rappelle que nous devons pondre un article par semaine, quoi qu'il arrive.

— Oh, ne t'en fais pas pour ça. J'ai prévu le coup. J'ai pas mal d'articles tout prêts, qu'il faudra juste que tu retouches pour les adapter à notre rubrique.

Je le regardai avec un œil neuf. Cet homme était moins stupide qu'on aurait pu le supposer.

— Bravo. Tu as tout prévu, c'est bien. Alors, qu'est-ce qu'on attend pour aller faire notre enquête ?

§

Buzz, mon chien, nous accompagnait. Sally, ma jeune voisine, qui le gardait quand je devais m'absenter, ce qui était rare, n'était pas là de la semaine. Je n'avais trouvé personne pour le garder. John ne pouvait toujours pas prendre l'avion. Nous dûmes faire la route depuis New York jusqu'au Nouveau-Mexique. Autant vous dire que nous n'étions pas arrivés ! C'était notre second jour de route. Nous avons passé la nuit à Indianapolis et roulions depuis plusieurs heures. Nous venions de passer Saint-Louis et faisons route vers Springfield. Le mois de mai était bien entamé et le beau temps régnait sur le Middle West, avec des températures très

agréables. Mais ici, il ne fallait pas se fier à ce temps. Nous traversions la Tornado Alley et le mois de mai était l'un de ceux qui marquaient la plus grande activité de l'année en matière de tornades. Le ciel pouvait rapidement se charger de lourds nuages menaçants et les tourbillons mortels enfler rapidement pour tout dévaster sur leur passage. C'était terrifiant. J'avais déjà vécu ces phénomènes, lorsque enfant je passais mes vacances chez mes grands-parents, du côté de Little Rock. J'entends encore la sirène des pompiers annoncer l'arrivée imminente de l'un de ces monstres voraces. Mon grand-père nous entraînait alors dans l'abri souterrain qu'il avait creusé de ses propres mains pour se protéger de ces maelstroms tueurs. Je me souviens que, lorsque la tornade passait sur nous, la lumière s'éteignait, nous plongeant dans le noir total. Un grondement terrifiant faisait vibrer le sol, l'air, les objets et les corps et un sifflement assourdissant, celui du souffle puissant, résonnait aux oreilles. Puis, lentement, le vacarme s'estompait jusqu'à disparaître presque d'un coup. Mon grand-père sortait le premier pour constater les dégâts et s'assurer qu'il n'y avait plus de danger.

— J'espère que la prochaine fois, nous pourrons prendre l'avion, souhaitai-je. Traverser le pays en voiture est vraiment trop long !

— Oui, j'espère aussi, Nick. Je suis désolé de nous faire perdre tout ce temps à cause de mes problèmes d'oreilles.

— Bah, ce n'est pas grave, c'est juste que c'est crevant, c'est tout. Bon, tu devais me briffer sur l'affaire Roswell. C'est peut-être le moment de le faire, tu ne crois pas ?

— Tu n'as jamais entendu parler de cette affaire ? s'étonnait John, pour qui cela semblait irréel.

— Si, comme tout le monde. Mais comme je ne m'y suis pas intéressé, je n'ai rien retenu de ce que j'ai pu apprendre dessus.

— D'accord. Bon, ça s'est passé en juillet mille neuf cent quarante-sept. Mac Brazel, propriétaire d'un ranch dans la région de Roswell, découvrit des débris disséminés sur ses terres sur environ deux kilomètres de long sur un de large. Il en ramassa quelques-uns et prévint le Sheriff, sur les conseils de ses voisins les plus proches, à qui il les a montrés. Celui-ci décida de contacter la base aérienne de Roswell. Les militaires débarquèrent sur les terres de Brazel et embarquèrent tout ce qu'ils trouvèrent, après avoir ceinturé le périmètre. D'après Brazel, ces débris n'étaient pas faits d'une matière que l'on trouvait généralement sur terre à cette époque. Il avait déjà eu l'occasion de ramasser des débris de ballons-sondes et là, il était persuadé que ce n'était pas la même chose. De plus, d'après le fils de Brazel, enfant à l'époque des faits, les débris étaient faits d'un matériau sur lequel étaient inscrits des symboles géométriques curieux et ils étaient indestructibles.

— C'était sans doute un ballon nouvelle génération, objectai-je.

— Possible. Mais attends la suite. Le colonel Blanchard, commandant la base aérienne de Roswell chargea l'officier des relations publiques de la base, le Lieutenant Walter Haut, de faire une déclaration, dans laquelle il affirma que l'armée avait récupéré un disque volant écrasé dans un ranch.

— Un disque volant ? Ça ne veut pas dire une soucoupe volante, ça. Ce disque volant est sans doute un appareil accroché au ballon-sonde.

— Personne n'avait encore parlé de ballon-sonde. Si ce disque volant était un appareil quelconque accroché à un ballon, le communiqué n'aurait sans doute pas manqué de le dire, tu ne crois pas ? Mais là, il parlait clairement d'un disque volant, de quelque chose qui vole par lui-même et qui s'est écrasé !

— Admettons. Continue.

— Ce communiqué a déclenché un grand intérêt de la part des médias de l'époque. Ça a fait le tour de la planète en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. À peine quelques heures plus tard, le Général Ramey, de la base de Fort Worth, où ont été transportés les débris pour analyse, déclara que le disque volant n'était en fait qu'un simple ballon-sonde équipé

d'un réflecteur. Dans la foulée, l'armée a organisé une conférence de presse, montrant les débris d'un ballon.

— Jusque-là, à part une déclaration un peu hâtive et sans doute mal formulée par le porte-parole de la base de Roswell, je ne vois pas ce qui pourrait laisser supposer qu'il y a eu un crash d'OVNI, affirmai-je.

— Un disque volant, pour toi, c'est une déclaration hâtive et mal formulée ? se désola John.

— Et pour toi, c'est quoi ?

— Un disque volant, c'est un disque volant. Mais bon, admettons que tu aies raison. Écoute plutôt la suite. En mille neuf cent soixante-dix-huit, un lieutenant-colonel en retraite du nom de Jesse Marcel, qui avait été chargé de la récupération des débris dans le ranch de Brazel, déclara que, je cite :

« les débris trouvés étaient sûrement d'origine extraterrestre. »

Il affirma aussi que les débris du ballon montrés par le général Ramey n'étaient pas ceux qu'il avait récupérés à Roswell. Il ajouta qu'il est persuadé que les militaires ont voulu cacher la découverte d'un vaisseau spatial extraterrestre. Alors, tu en penses quoi ? Que le lieutenant Marcel est un affabulateur ?

— Non, mais il a très bien pu inventer cette histoire pour se faire du fric.

— En soixante-dix-huit, c'était un vieil homme. Qu'est-ce qu'il aurait bien pu faire de ce fric ? s'insurgea John.

— Tu sais, les motivations d'un vieil homme pour l'argent peuvent être diverses. Il pouvait en avoir besoin pour un membre de sa famille : enfant, petit enfant, par exemple. Il aura trouvé ce moyen efficace pour se faire un bon paquet rapidement et sans trop forcer.

— Tu ne veux vraiment pas que tout ça puisse être réel, n'est-ce pas ?

— Je n'y crois pas, mais si quelqu'un arrive à me prouver que j'ai tort, j'y croirai, alors. Je ne suis pas obtus. Mais pour le moment, rien de ce que tu me dis ne peut me faire changer d'avis. Tout ce que tu as, ce sont des déclarations et des contre déclarations et un témoignage sujet à caution.

John sembla réfléchir. Il resta silencieux, perdu dans ses pensées durant près d'une minute avant de dire :

— J'avais oublié de te dire autre chose sur cette affaire. Un type du nom de Bennett... non, Barnett, c'est ça, Gary Barnett, a déclaré qu'il est arrivé sur les lieux du crash en même temps qu'un groupe d'étudiants en archéologie. Il affirme avoir vu un vaisseau écrasé et d'étranges créatures. Il aurait eu le temps de tout voir avant que les militaires ne bouclent la zone. Et ce Barnett n'était pas connu pour être un

affabulateur. Et il ne s'est pas fait un paquet de fric en vendant son histoire !

Que pouvais-je dire ? Cette affaire semblait bien étrange, en effet. S'il y avait tant de témoins, comment les autorités auraient-elles pu cacher au monde le fait que des aliens aient été retrouvés dans un crash de vaisseau spatial ? Pour moi c'était peu probable, c'est ce que j'expliquai à John.

— C'est pourtant là ce qui fait toute l'affaire Roswell, argumenta-t-il. Des dizaines de témoins oculaires, civils et militaires et l'armée et le gouvernement de ce pays ont fait en sorte de tourner tout ça au ridicule. Depuis, tous ceux qui parlent sont présentés comme des farfelus, des affabulateurs. C'est une véritable conspiration du silence !

Comme il y allait fort. Une conspiration du silence ! Plus qu'autre chose, c'était toute la mythologie bâtie autour de cet évènement qui laissait en moi beaucoup de doutes sur sa véracité. Les gens veulent tellement croire au fait que nous ne soyons pas seuls dans cet immense univers, qu'ils sont prêts à gober n'importe quoi, faisant au passage la fortune de personnes peu scrupuleuses, qui n'hésitent pas à inventer des histoires pour se faire un paquet de fric ! Combien de livres, de séries documentaires télévisées, de conventions ufologiques, de produits dérivés de toutes sortes ont vu le jour grâce à toutes ces histoires d'aliens ? Combien de millions de dollars générés ?

Le soir même, nous fîmes une étape à Oklahoma City. Un troisième jour de voyage et nous arrivâmes enfin à Roswell ! Depuis New York, nous avons parcouru près de deux mille miles ! Je n'en pouvais plus de la voiture !

§

Chapitre IV

Roswell

Roswell est une cité d'une cinquantaine de milliers d'habitants, située sur un plateau aride à près de onze cents mètres d'altitude. C'est une ville dont personne au monde n'aurait sans doute entendu parler s'il n'y avait eu l'affaire du soi-disant crash d'OVNI. Dans les années quarante, une base militaire y fut bâtie. C'était la seule base du pays et du monde, qui hébergeait une escadre de bombardement atomique. C'était le cinq cent neuvième bomb group. À l'époque, en mille neuf cent quarante-sept, la ville comptait moins de vingt-cinq mille habitants. C'était une bourgade paumée, dans un coin encore plus paumé ! Tout aurait pu s'arrêter là. C'était sans compter l'imaginaire collectif de ces gens bien intentionnés et crédules, qui en firent la Mecque de l'ufologie. Personnellement, je trouvais ça pitoyable et navrant. Quand on traverse les larges avenues du centre-ville, on est frappé par le nombre d'enseignes qui arborent fièrement, qui une soucoupe volante, qui un alien à la tête démesurée, dans laquelle brillent deux immenses yeux noirs globuleux. Même le Mac Donald du coin est en forme de soucoupe, c'est vous dire ! Tout ça rapporte gros à la ville. Alors, laisser courir des histoires de soucoupes, d'aliens et de complot gouvernemen-

tal est une aubaine pour tous ceux qui en vivent. C'était pour moi une raison supplémentaire de ne pas accorder trop de crédit, voire pas du tout, à tout cela. Finalement, je commençais à penser que John et moi formions une équipe parfaite pour enquêter sur le sujet. Lui, encyclopédie sur les OVNIS et les extraterrestres, crédule au possible, persuadé que notre planète est visitée fréquemment par les petits hommes verts et moi, qui n'y croyais absolument pas.

Nous arrivâmes à notre motel, situé non loin du centre. La décoration était simple et le lit pas très confortable. Après ces trois jours de route à travers le pays, je m'en contenterai. Je n'avais qu'une hâte : prendre une douche, manger et dormir. John était dans une chambre séparée, attenante à la mienne. Face au motel, il y avait un fast-food. C'est là que nous décidâmes de nous restaurer avant d'aller prendre un repos bien mérité. Il n'y avait pas grand monde à cette heure. Il y faisait presque froid tant la climatisation tournait à plein régime. Dehors, la température avoisinait les trente degrés. Le soleil était encore haut dans le ciel. Ici, dans cette région du pays, le mois de mai était déjà très chaud, autant, sinon plus, qu'un mois de juillet à New York !

Lennon n'était pas fatigué. L'excitation le portait. Il était dans son jus, ici. Là où je ne voyais que fadaïses, lui voyait la vérité. Roswell était, pour les gens comme lui, un peu comme le paradis. Il avalait son hamburger de bon appétit. Il avait l'air surexcité, arborait un air ravi et ouvrait de grands yeux avides. Tout dans cette ville l'attirait. Cela se voyait. Il rompit le silence qui s'était installé entre nous :

— Tu te rends compte, nous sommes à Roswell !
C'est incroyable !

— Qu'est-ce qui est incroyable ? demandai-je.

— Tout ça ! Cette ville ! Nous sommes au cœur de l'endroit où a eu lieu l'évènement le plus important de l'histoire de l'humanité, rends-toi compte !

Je ne répondis rien. Que répondre à cela ?

— Raconte-moi ce qui se serait passé exactement, d'après tes sources, finis-je par dire, histoire d'en apprendre un peu plus sur cette affaire.

— Vraiment ? Ça t'intéresse ? dit-il enjoué.

— T'emballes pas John. C'est purement professionnel. Si nous devons mener l'enquête, il faut que je sache de quoi l'on parle.

— Oui, bien sûr. Chronologiquement, les faits se sont déroulés ainsi : Le trois juillet quarante-sept, Mac Brazel parcourait ses terres lorsqu'il a découvert des débris éparpillés sur une vaste zone. Ils étaient métalliques, avec des inscriptions écrites avec d'étranges caractères. Le métal lui-même lui a paru très curieux. Il n'avait jamais rien vu de pareil. La veille au soir, durant un orage, il avait entendu un puissant coup de tonnerre, comme une explosion. Il se dit que c'était sans doute le crash de cet engin qu'il avait dû entendre. Il a récupéré quelques débris, qu'il a mit dans sa grange et qu'il a

montré à ses voisins. Quelques jours plus tard, le six juillet, il se s'est rendu chez le Sheriff Wilcox à Roswell pour lui parler de sa découverte. Celui-ci a prévenu les militaires de la base aérienne. Le lendemain, Le major Jesse Marcel, officier de renseignements de la base, s'est rendu au bureau du Sheriff en compagnie d'un agent en civil du contre-espionnage du nom de Sheridan Cavitt. Marcel a fait part de cette histoire à son supérieur, le colonel Blanchard, qui leur a donné l'ordre de se rendre sur place pour enquêter. Ils sont arrivés au ranch de Brazel en pleine nuit et ont examiné les débris dans la grange. Ils n'ont découvert aucune radioactivité. Marcel a chargé les débris dans sa voiture et les deux hommes sont repartis. En rentrant chez lui, Jesse Marcel a montré les débris à sa femme et à son fils, un jeune enfant à l'époque. C'est lui qui plus tard, une fois adulte, a raconté que ce qu'il avait vu alors, ne pouvait pas être d'origine humaine. Les matériaux avaient des propriétés inconnues, même encore de nos jours. Le lendemain, huit juillet, le colonel Blanchard a ordonné de boucler tout le périmètre et envoyé un avion de reconnaissance survoler le ranch et ramena Brazel à son bord. C'est alors qu'ils ont découvert qu'il y avait un second lieu de crash.

— Un second crash ? Je croyais qu'un seul engin s'était écrasé ? m'étonnai-je.

— Oui, c'est le cas. Mais il semblerait que le crash se soit déroulé en deux temps. L'engin aurait touché le sol plus au nord-ouest, avant, sans doute, de reprendre de l'altitude pour finir par s'écraser une seconde fois, définitivement. Le pilote aura bataillé pour tenter de sauver son vaisseau et la vie

de ses occupants. Durant le survol, les militaires ont découvert qu'il y avait déjà pas mal de civils sur les lieux et qu'ils observaient l'engin et des corps éparpillés sur le terrain.

— On a les témoignages de tous ces gens ?

— Ils ont sûrement existé, mais les militaires ont tout fait pour réduire au silence tous ceux qui avaient été mêlés de près ou de loin à cette affaire.

— Donc, on n'a rien de concret en fait, c'est ça ?

— Ils ont effacé les preuves ! s'emporta John.

— Qui ça, on ? L'armée, le gouvernement ?

— L'armée et le gouvernement, oui. Les autorités de notre pays. Comment expliques-tu que le pentagone, lorsqu'il a été informé de la situation, a dépêché un avion rempli d'agents spéciaux venus de Washington ? Pour un simple ballon-sonde, ça paraît curieux, non ?

— Si ce que tu dis est vrai, voilà un élément curieux, en effet, reconnus-je.

— Bien sûr que ce que je dis est vrai ! Je n'invente rien. Après ça, Brazel a été mis sous surveillance. On lui a intimé l'ordre de ne pas parler de ce qu'il avait vu, mais il a réussi à fausser compagnie à ses surveillants et a été trouver la radio locale où il a raconté toute l'histoire. Les autorités ont menacé la radio de représailles si elle parlait de cette affaire !

Brazel a été rattrapé par les militaires et retenu à la base. Lorsqu'il en est sorti, il a affirmé que ce qu'il avait vu n'était qu'un ballon météo, rien de plus. Plus tard, son fil expliquera que Brazel avait été menacé de mort s'il parlait. Et il n'a pas été le seul. Tous ceux qui avaient vu quelque chose ont reçu les mêmes menaces. Malgré tout, bien des années après, certains acteurs de cette affaire ont fini par parler et tous disent la même chose : il ne s'agissait pas d'un ballon-sonde.

J'étais exténué. Je regardai ma montre et dis :

— Bon, je crois que je vais aller me coucher. Par quoi veux-tu qu'on commence demain ?

— Il faudrait aller sur les lieux du crash et interroger les voisins de Brazel.

— Ils sont sans doute tous morts, tu en as conscience ?

— Oui, quand je parle des voisins, je veux dire leurs descendants. Ils savent peut-être quelque chose qu'ils n'ont jamais dit, qui sait.

— Ok, je vais me coucher. À demain.

§

Allez savoir pourquoi, malgré la fatigue, je n'arrivai pas à trouver le sommeil cette nuit-là. Je décidai d'aller sur le Net pour consulter quelques pages sur le sujet Roswell. L'enthousiasme crédule de Lennon ne me satisfaisait pas. Je

voulais avoir d'autres sons de cloches. J'en fus bien inspiré. Ce que j'appris me conforta dans l'idée que toute cette affaire était une supercherie, une simple pompe à fric ! Écoutez plutôt ce que j'y ai lu :

« ... Toute cette affaire est basée sur le fait que les militaires de la base de Roswell ont cru avoir découvert un vaisseau extraterrestre, parce que ce qu'ils ont récupéré dans le ranch de Brazel leur était inconnu. Il s'agissait en fait d'un prototype ultra secret d'appareil destiné à espionner les essais nucléaires soviétiques. N'oubliez pas que nous étions en pleine guerre froide à l'époque. Le démenti du général Ramey et les restes du ballon montrés à la presse firent taire toutes ces rumeurs et plus personne n'en entendit parler durant près de trente ans... ce n'est que lorsque sortit le livre de Charles Berlitz et de l'ufologue William L. Moore, 'The Roswell incident', que l'affaire Roswell ressurgit et acquit l'importance qu'elle a encore de nos jours... Il y a des aberrations, notamment dans les témoignages. La plupart d'entre eux n'interviennent qu'après la publication du livre de Berlitz, soit plus de trente ans après les faits. Tous prétextent avoir été menacés par les militaires et les agents du gouvernement pour s'être tu durant toutes ces années. Pourquoi avoir attendu le regain d'intérêt suscité par les journalistes pour témoigner ?... Si une conspiration du silence a bien été organisée à l'époque, pourquoi les témoins auraient-ils tous attendu toutes ces années pour parler. L'affaire aurait certainement fini par éclater au grand jour bien plus tôt... »

Voilà quelques-uns des éléments que je découvris sur la toile. Lennon allait avoir beaucoup de mal à me faire changer d'avis. Vers quatre heures du matin, exténué, je finis par m'endormir.

§

Nous étions sur la route deux cent quatre-vingt-cinq, en direction du nord. Cette quatre voies traversait la plaine aride, semi-désertique. Tout ici était dans les tons ocre jaune, rouge et marron. La maigre végétation était déjà brûlée par un soleil implacable. Le ciel était d'un bleu immaculé et la température extérieure avoisinait les vingt-huit degrés alors qu'il n'était pas encore dix heures du matin. Le GPS de notre Cherokee de location, j'étais très Jeep, m'indiqua de prendre à gauche. Je ralentis et m'immobilisai sur le bateau central de la route. Face à nous, une piste de terre ocre jaune s'enfonçait dans la plaine et s'y fondait, disparaissant rapidement à nos yeux. Lennon, comme à son habitude, était surexcité. Pensez donc ! Il allait enfin atteindre le Graal ! J'engageai le Cherokee sur la piste. Nous roulâmes sur quelques kilomètres soulevant un nuage de poussière jaune derrière nous. Le GPS indiqua que nous étions arrivés. Je stoppai là. Nous descendîmes. Il y avait un silence presque absolu, que seul troublait le souffle du vent dans nos oreilles. C'était un vent chaud. Lennon avança, regarda tout autour de lui. Il n'y avait rien ici, hormis un vieux portique en métal rouillé fait de deux tubes verticaux traversés par un tube horizontal, plus fin. John s'y dirigea, s'immobilisa devant et caressa le métal. Il en fit le

tour ensuite, les yeux rivés au sol, puis il s'arrêta, se tourna vers moi et dit :

— Tu te rends compte, c'est ici ! C'est si émouvant.

Je m'approchai de lui, regardai autour de moi et lui dis :

— Il n'y a plus rien ici. Ce n'est pas étonnant, car si comme vous les ufologues semblez le croire, l'armée a bouclé le périmètre et tout emporté, il n'y a plus aucune chance de trouver quoi que ce soit.

— Ici, c'est le lieu du second crash, m'expliqua Lennon. C'est l'endroit dont un archéologue amateur, Barney Barnett, fit un témoignage expliquant qu'il avait vu un OVNI, ainsi que trois ou quatre corps d'extraterrestres morts et un, vivant. Il n'était pas seul. Plusieurs autres archéologues l'accompagnaient. Ils ont très rapidement été rejoints par les forces armées et ont été menacés de mort s'ils parlaient de ce qu'ils avaient vu.

— Et ces gens-là n'ont jamais parlé ? m'étonnai-je.

— Si, mais bien longtemps après. Je pense que les militaires et les agents du gouvernement ne plaisantaient pas à l'époque. Le temps ayant passé, les choses s'étant tassées, quelques-uns ont jugé qu'ils ne risqueraient plus rien à raconter leur histoire.

— Mouais, fis-je, pas du tout convaincu.

Après ce premier pèlerinage voulu par Lennon, nous prîmes la direction de Corona et des terres du ranch qui appartenait alors à Mac Brazel, lieu supposé du premier crash. Le paysage était sensiblement le même que sur le premier lieu que nous avions visité. Ici, une sorte de stèle faite d'un empilement de pierres côtoyait une représentation en résine d'un petit bonhomme verdâtre, à la tête disproportionnée, habillé d'un costume noir, ainsi qu'une autre stèle, en béton cette fois, sorte de morceau de poutrelle couché au sol et gravée d'inscriptions du style : *ici William Mac Brazel, Rancher, a trouvé le 03 juillet, etc.* Lennon lut tout le speech, bien entendu. Il s'attarda longuement sur le petit bonhomme vert et sur la stèle de pierre. Je regardai ma montre. Déjà treize heures ! Et nous n'avions encore rien fait ! Je n'étais pas croyant, mais je pouvais comprendre ce pèlerinage. J'espérais que nous nous mettrions au travail maintenant, car je n'avais pas envie de traîner trop longtemps dans ces coins paumés. Et dire que ce nouveau job que j'avais accepté allait certainement me conduire presque toujours dans ce genre d'endroit, loin de tout. Bien sûr. Les extraterrestres aiment les lieux discrets et évitent les grandes métropoles ! Si seulement ils avaient pu apparaître et se crasher dans les rues de New York ! Je crois que si ç'avait été le cas, aucun gouvernement au monde n'aurait pu empêcher un New-yorkais de parler ! La cause OVNI aurait été entendue une fois pour toutes et les aliens siègeraient depuis longtemps aux Nations unies !

— C'est ici que tout a commencé, expliqua Lennon, qui se délectait.

— Je ne veux pas jouer les rabat-joie, mais il faudrait qu'on se mette au boulot, John. On n'est pas là pour faire du tourisme, je te rappelle.

— Oui, oui, tu as raison. J'ai fini de voir tout ce que je voulais. Nous pouvons y aller.

Nous remontâmes dans le Cherokee et reprîmes la piste en direction de la route.

— J'ai très faim ! lança John tout à coup.

Nous prîmes la décision de nous rendre à Corona, la ville la plus proche, pour nous y restaurer. Après vingt bonnes minutes de route, nous y arrivâmes. Corona était, en fait, la ville, plutôt la bourgade, la plus proche du lieu du crash. Elle s'étendait sur le côté ouest de la route cinquante-quatre qui la longeait du nord au sud. C'était un endroit d'aspect plutôt pauvre. Nous nous arrêtâmes devant le « *El Corral Café* », l'un des rares endroits qui faisaient restaurant dans le coin. À l'intérieur il n'y avait pas grand monde. Le lieu était décoré dans le style mexicain. Du moins, c'est l'impression que cela donnait. Un type à l'allure d'un Mexicain, brun, très basané, avec une épaisse moustache noire, nous accueillit avec le sourire. Lorsqu'il se mit à parler, nous eûmes la confirmation qu'il était bien mexicain, à cause de son accent prononcé. Rien d'étonnant ici. La frontière mexicaine était à quelques centaines de kilomètres à peine. Lorsqu'il nous apporta la carte, l'homme nous interrogea :

— Vous n'êtes pas du coin, on dirait. Vous faites du tourisme ou vous êtes là pour le travail ?

— Le travail, répondis-je, laconique.

— Ingénieurs ou journalistes ? demanda-t-il, provoquant notre étonnement et notre curiosité.

— Pourquoi, quand on n'est pas du coin, ici, on est forcément l'un ou l'autre ? l'interrogeai-je.

— Avec votre allure, c'est le plus probable. Ici, au Nouveau-Mexique, il n'y a que trois choses : un : les ranchers ; deux : les ingénieurs de l'espace ; trois : les soucoupes volantes. Vous n'avez pas l'air de ranchers, alors, ou bien vous travaillez dans les centres de recherche de l'espace, ou bien vous cherchez des informations sur les soucoupes volantes.

Tout ça dit avec son fort accent mexicain, bien entendu. Nous nous regardâmes avec John, comprenant que nous faisons partie de cette multitude de journalistes foireux qui cherchaient encore et toujours à pondre un papier sur cet éternel sujet, traité et retraité encore et encore ! Je pris soudain conscience que je m'étais mis sur une voie de garage avec ce nouveau job. Mais qu'est-ce que j'étais venu foutre dans ce merdier !? Je crois qu'en quelques mots cet homme avait réussi à nous démoraliser pour le reste de la journée, peut-être même de la semaine.

— Alors, j'avais raison ou pas ? insista-t-il.

— Journalistes, avoua Lennon.

Il rit de bon cœur.

— J'en étais sûr. Vous n'aviez pas l'air d'ingénieurs.

Il prit notre commande et s'éloigna. Je regardai Lennon, un peu dépité :

— J'ai l'impression que ça défile pas mal par ici. Tu es sûr qu'il y a encore quelque chose à écrire sur Roswell ? m'inquiétai-je.

— Je n'en sais rien, moi, m'avoua-t-il. J'ai juste pensé qu'il fallait commencer par le commencement, non ?

— Pourquoi est-ce que j'ai l'impression que l'on est parti pour enquêter sur un sujet éculé ?

— D'accord, j'avoue que nous ne sommes pas les premiers à venir ici pour ça, reconnut-il. Mais si nous voulons écrire notre rubrique, il faut bien que nous nous imprégnions de l'atmosphère des lieux, non ? Et puis, qui sait, peut-être que nous aurons un peu de chance.

— Il va nous en falloir beaucoup dans ce cas.

— Oh, allez, ne sois pas défaitiste ! Je suis sûr que ça va bien se passer et qu'on va trouver quelque chose, dit-il, toujours porté par son enthousiasme. Et puis, tiens, ajouta-t-il, voyant le serveur revenir avec notre commande, peut-être qu'il sait quelque chose, lui.

Le serveur déposa nos assiettes sur la table. À ma grande stupeur, Lennon l'interpella :

— Dites-moi, vous qui avez l'air d'en savoir pas mal, est-ce que vous connaissiez des gens qui auraient vu quelque chose à l'époque ?

— À L'époque ? s'étonna le Mexicain.

— Oui, ou des plus jeunes à qui les anciens auraient raconté des choses, vous voyez ce que je veux dire ?

— Vous voulez parler de l'époque du crash, c'est ça ?

— Oui.

— Vous devriez aller voir les vieux du coin. Ya qu'eux qui peuvent savoir quelque chose, mais...

— Mais ?

— Les gens d'ici ne sont pas très causants, surtout de ces choses-là, si vous voyez ce que je veux dire.

— D'accord. Vous nous conseillez d'aller voir qui ? demanda Lennon.

Le serveur réfléchit un moment avant de nous faire une liste :

— Il y a monsieur Smith, monsieur Rasting, madame Delano, madame Cortella, monsieur McPherson et peut-être aussi madame Osborne.

— Ok, vous connaissez leurs adresses ? demandai-je, sortant mon smartphone pour les noter.

J'entrai scrupuleusement les noms et les adresses. Lorsque j'avais fini, je remerciai le serveur. Il ajouta :

— Smith et McPherson sont les deux seuls qui soient encore en vie, de cette époque-là. Si quelqu'un sait quelque chose, c'est bien l'un d'eux, à mon avis.

— Et les autres ?

— Je crois qu'ils sont plus jeunes. Je ne sais pas trop. Allez les voir, peut-être que je me trompe.

— Merci pour ces renseignements.

— De nada, répondit-il en espagnol.

Nous continuâmes notre repas, entrecoupé de discussions impromptues avec notre aimable serveur.

§

Chapitre V

Monsieur McPherson

Nous commençâmes notre tournée par monsieur Smith. L'homme, très âgé, avait dû être transporté à Albuquerque, où il était en soins intensifs, nous avait expliqué sa fille. Elle nous dit, qu'à sa connaissance, son père n'avait jamais parlé d'avoir vu quoi que ce soit d'anormal. Mais elle pouvait tout aussi bien nous mentir. Ensuite, nous allâmes trouver madame Delano. Elle n'était même pas née à l'époque des faits. Nous continuâmes par madame Cortella, qui était âgée de deux ans en quarante-sept. Le suivant, monsieur Rastinger, était né, mais n'habitait pas la région à l'époque. Madame Osborne était morte depuis deux ans. Il ne restait plus qu'un nom sur notre liste...

La maison de McPherson était grande, posée sur un terrain aussi mal entretenu qu'elle l'était. Quelques rares arbres peinaient à faire de l'ombre à un bric-à-brac de voitures anciennes et de pièces mécaniques de toutes sortes, qui rouillaient là, exposées au soleil et aux intempéries. Le serveur mexicain, qui se prénomrait Manolo, nous avait expliqué que McPherson était le mécanicien du bourg jusque dans les années quatre-vingt-dix. Ensuite, il avait pris sa retraite avec

dans l'idée de restaurer les épaves de vieilles voitures qu'il avait accumulées au fil des décennies. Malheureusement, un AVC l'avait définitivement privé de son hobby. C'est ce qui expliquait l'état de délabrement de sa propriété. Je stationnai dans l'allée poussiéreuse, devant la maison. Je laissai Buzz gambader dans le terrain. Je ne pensais pas que s'il lui prenait l'envie de faire ses besoins, cela se verrait beaucoup au milieu de tout ce foutoir. Après avoir toqué à la porte, nous entendîmes des bruits de pas qui approchaient. Elle s'ouvrit sur un vieil homme au teint cuivré, la peau burinée par le soleil cuisant de la région, l'échine courbée sous le poids des ans. Il était vêtu d'un marcel blanc et d'un jean, portait une barbe de trois jours, blanche et avait un cigarillo à la bouche. Son regard inquisiteur et à la fois méfiant nous dévisagea, dans un silence que je finis par rompre :

— Bonjour, monsieur McPherson. Nous venons vous trouver de la part de Manolo, du *corral café*, vous voyez de qui je veux parler ?

— Manolo ? dit-il avec une voix de vieux grincheux. Si vous êtes en panne, désolé, je peux rien pour vous. Je peux même plus tenir ma fourchette de la main gauche !

Il nous montra cette main gauche repliée sur elle-même, paralysée.

— Non, nous ne sommes pas en panne, merci. Nous aimerions vous poser quelques questions sur l'affaire Roswell. Est-ce que c'est possible ?

Il nous lança un regard de travers :

— J'ai rien à voir avec cette histoire ! hurla-t-il, fichez-moi le camp ! J'ai rien à dire ! Allez, oust ! demi-tour !

Et il nous claqua la porte au nez. Le moins que l'on puisse dire est que le vieux McPherson n'était pas un type commode. Lennon me regarda, les yeux interrogateurs :

— On fait quoi ? On s'en va ?

— Tu plaisantes, j'espère ? Un journaliste ne se laisse pas décourager si vite, expliquai-je avec assurance, bien que l'envie de partir d'ici, loin de toute cette affaire, me titillait.

Je toquai à nouveau en insistant longuement. McPherson ouvrit la porte et pointa sur nous un fusil de chasse, nous surprenant tous deux avec Lennon. Nous reculâmes.

— Ya quelque chose que vous ne comprenez pas quand je dis : foutez le camp ! hurla le vieux.

— Oh là ! oh là ! on se calme monsieur McPherson, dis-je avec le plus grand calme possible. On n'est pas là pour vous chercher des ennuis. On cherche juste des renseignements. Nous sommes journalistes au TNT de New York, c'est tout.

— Je ne veux pas vous parler, c'est pas clair pour vous ? lança-t-il d'une voix plus posée.

Soudain, derrière nous, un grognement puissant retentit, faisant plisser les yeux du vieil homme, qui sembla regarder quelque chose situé au-delà de notre position. Le grognement continua de plus belle. Le vieux demanda :

— C'est votre chien ?

Je me tournai lentement et vis Buzz, mon fidèle compagnon, prêt à bondir, les babines retroussées, tous crocs dehors. Je lui enjoignis fermement de s'asseoir. Le vieux aurait pu le tuer avec sa pétoire !

— Il s'appelle comment ? demanda McPherson, soudain attendri par cet animal échevelé.

— Buzz.

— Comme l'astronaute ?

— Oui, comme l'astronaute⁴. Vous voulez bien poser ce fusil, vous allez finir par blesser quelqu'un, lui dis-je.

Il se mit à rire doucement.

— Il n'est pas chargé, avoua-t-il. Je suis gaucher, je n'aurais même pas pu appuyer sur la gâchette !

— Ça nous rassure, exprima Lennon avec soulagement.

⁴ Edwin Eugène Aldrin, astronaute américain, surnommé Buzz. Il fut le second humain à poser le pied sur la Lune en 1969.

— Ah, vous êtes bien des gens de la ville ! Vous croyez quoi ? Que nous, les bouseux de la campagne on tire sur tout ce qui bouge, c'est ça ?

— Ben, c'est-à-dire que... dit Lennon, qui s'était fait une belle frayeur.

— Et vous avez raison ! dit le vieux en riant de voir nos têtes de déterrés. Ici, on tire d'abord et on discute après ! Vous avez de la chance que je sois estropié !

L'homme s'était radouci. Il arborait maintenant un sourire amusé et son visage semblait plus jovial. La peur qu'il avait vue sur nos visages l'avait déridé, semblait-il. Mais je crois que c'est surtout Buzz qui y était pour beaucoup. Sentant le danger écarté, il retrouva son calme et vint progressivement tourner autour du vieil homme. Celui-ci posa son fusil avant de demander :

— C'est quoi ce journal pour qui vous bossez, les gars ?

— Le TNT. C'est un hebdomadaire.

— Connais pas.

— Je vais vous faire envoyer le prochain numéro, dit Lennon pour détendre encore un peu l'atmosphère.

— D'accord, bonne idée. Ça parle de quoi ?

— Ça traite de tous les sujets d'actualité, expliquai-je.

— Ben, si Roswell, c'est ce que vous appelez de l'actualité alors ! nous railla-t-il.

— C'est vrai que ça paraît mal choisi, reconnut John, mais, en fait, nous enquêtons, car il y a eu un atterrissage d'OVNI en Caroline du Nord, il y a quinze jours.

— C'est vrai ? Pas entendu parler.

— Vous avez dû en entendre parler, monsieur McPherson, tous les journaux télévisés en ont fait leur une. C'était il y a une quinzaine de jours.

— Ah oui, peut-être bien. Maintenant que vous m'en parlez, je crois que je me souviens. Quel rapport avec ce qui s'est passé ici en quarante-sept ?

— Aucun à priori, reconnus-je. Nous sommes chargés d'une nouvelle rubrique dans le magazine qui traite du sujet des OVNIS. Nous avons cru qu'il serait bon de commencer par le commencement.

— Et le commencement, c'est Roswell ?

— Plus ou moins, oui.

Voyant l'heure tourner et ne voulant pas perdre notre temps inutilement, je mis les pieds dans le plat :

— Est-ce que vous savez quelque chose ou pas, monsieur McPherson ? demandai-je avec un brin d'impatience.

— Vous êtes bien de la ville, vous autres. Il vous faut tout, tout de suite. Ici, on prend son temps pour tout, vous savez. Le temps n'est pas le même qu'en ville. Venez, suivez-moi, on va aller de l'autre côté de la maison, sur la terrasse, à l'ombre. Il fait trop chaud pour continuer à discuter de ce côté.

Nous suivîmes le vieux McPherson, traversâmes la maison, vieillotte, mais propre et bien tenue. Tout en marchant vers la terrasse, McPherson hurla :

— Concetta ! Vous voulez bien nous servir une citronnade sur la terrasse, pour trois personnes, merci ! Ah, et apportez une gamelle d'eau pour le chien, s'il vous plaît !

La terrasse était sous un auvent, comme souvent dans les maisons américaines. Elle était au nord, ce qui lui assurait une relative fraîcheur. Nous nous installâmes dans les fauteuils d'un salon en rotin. McPherson, lui, s'installa sur une balancelle qui servait de canapé. Ce devait être sa place attitrée. De là, il avait une vue sur son jardin et celui des voisins. Buzz l'avait adopté et s'était couché sous la balancelle. John suait à grosses gouttes. Il était écarlate. Il n'arrêtait pas de s'éponger le visage avec un carré de mouchoir en tissu, qui devait être trempé depuis le temps.

— Whaou ! qu'est-ce qu'il fait chaud ! s'exclama-t-il soudain, n'en pouvant plus.

— Ouais, disait le vieux. Et on n'est qu'en mai. Imaginez ce que ce sera en juillet.

— Je ne préfère pas, avoua John.

Concetta, une femme petite, bronzée, la trentaine, apporta la citronnade et la gamelle d'eau pour Buzz, qui se jeta dessus, assoiffé. Elle nous servit avant de se retirer.

— C'est une gentille Mexicaine, expliqua McPherson. Elle est seule pour élever ses trois gosses, alors je la fais travailler autant que je peux. Elle me rend bien service depuis la mort de ma femme.

— Nous vous présentons nos condoléances, s'empressa de dire John, provoquant un petit rire moqueur de la part du vieux.

— Elle est morte il y a quinze ans !

— Oh, je vois. Désolé, s'excusa-t-il, comprenant qu'il s'était quelque peu ridiculisé.

— Pas grave mon garçon, vous ne pouviez pas savoir. Alors, vous voulez savoir quoi sur Roswell ? demanda McPherson, s'adressant à moi.

— Nous savons que tout a été dit, ou presque, sur cette affaire, mais nous pensons qu'il y a certainement encore des témoins qui ne se sont jamais manifestés, par peur des représailles, peur du ridicule aussi, pour certains. Alors, nous

nous sommes dit qu'avec de la chance nous finirions par en dégoter un ou deux.

— Je vois.

McPherson sembla perplexe, voire tracassé.

— Quelque chose semble vous ennuyer ? m'informai-je.

— Non, non, pas du tout.

— Vous avez vu quelque chose vous-même ? Ou bien vous connaissez quelqu'un qui a vu quelque chose ? Vous n'avez jamais osé en parler peut-être ? C'était il y a fort longtemps. Les menaces d'hier ne sont plus d'actualité, vous savez.

— Je n'ai jamais eu peur des menaces ! dit-il sèchement.

— Alors quoi ? Vous ne vouliez pas vous ridiculiser, c'est ça ?

— Ce n'est pas moi qui ai vu quelque chose, en effet, avoua-t-il. C'est mon frère Donald. Il est mort depuis longtemps. Je me souviens de ce jour-là. Il faisait chaud, nous étions en juillet. J'étais enfant. Lui avait dix-huit ans. Il faisait partie d'un groupe d'étudiants qui faisaient de l'archéologie.

— Le groupe d'archéologues ! s'exclama Lennon, qui en avala sa citronnade de travers. Le groupe qui était avec Barney Barnett ?!

— Oui, je crois qu'un des amis de Donald s'appelait comme ça.

Là, John exultait. Nous avions eu de la chance. Sur ce groupe, seul Barnett avait parlé de ce qu'il avait vu. Les autres étaient restés muets et personne ne connaissait leur identité, du moins il me semble.

— Donald est arrivé à la maison en fin de journée, surexcité par ce qu'il venait de vivre. Mes parents étaient encore au travail et j'étais seul. Il est entré, est accouru dans ma chambre et m'a dit ceci :

« Mickey », c'est mon diminutif, « tu devineras jamais ce que nous avons vu aujourd'hui sur les terres du ranch ? »

J'ai répondu que je m'en fichais. Je croyais qu'il allait encore me parler de sa foutue archéologie. Il en était passionné, alors que moi, ça me barrait ces trucs-là. Il nous a fait nous asseoir sur mon lit et il m'a raconté :

« On était sur la route pour le terrain de fouilles, lorsqu'en arrivant dans une sorte de cuvette, on est tombé nez à nez avec un truc extraordinaire ! C'était une sorte d'engin en métal blanc, très brillant, à moitié détruit par le choc de l'impact avec le sol. Nous avons tout de suite compris qu'il s'agissait vraisemblablement d'un véhicule aérien, vu la traî-

née labourée dans le sol. Mais c'est pas tout. En approchant, on a vu qu'il y avait des corps allongés sur le sol. Au début, on a cru que c'était des enfants, parce qu'ils étaient petits, mais quand on a été assez près d'eux, on a vu qu'ils n'étaient pas... humains. Il y en avait quatre qui étaient morts, mais un cinquième bougeait encore et nous regardait avec ses grands yeux noirs. Ça nous a fait froid dans le dos ! »

Bien sûr, je n'ai pas cru un mot de son histoire. Il a essayé de me convaincre qu'il disait la vérité, avant de se lever en colère et de claquer la porte de ma chambre. Il est revenu sur ses pas et m'a dit la chose suivante :

« Mickey, il ne faut en parler à personne, même aux parents, d'accord ? Des militaires sont venus sur les lieux de l'accident et nous ont menacés de nous tuer si nous en parlions à qui que ce soit. »

Le lendemain, si mes souvenirs sont bons, nous avons entendu à la radio qu'une soucoupe volante s'était écrasée près de Roswell. Mon frère avait dit la vérité. Le jour suivant, nous apprenions qu'en réalité, ce qui avait été pris pour une soucoupe, était un ballon météo de l'armée. Donald et moi n'avons jamais parlé à nos parents de ce qu'il avait raconté.

— Et vous n'en avez jamais plus parlé à personne ?
demanda Lennon, curieux.

— À personne... enfin... Ce n'est pas tout à fait exact. Quelque temps après, peut-être deux semaines, un mili-

taire de la base de Roswell est venu trouver Donald à la maison. Je m'en souviens, j'étais là. Il lui a dit qu'il faisait partie du service information de l'armée et qu'il souhaitait recueillir son témoignage.

— Le service information de l'armée ? s'étonna John. Vous en êtes sûr ?

— Oui, c'est comme ça qu'il s'est présenté en tout cas.

— Qu'est-ce qui te tracasse, John ? demandai-je.

— Le service information, c'est la presse de l'armée. Ça veut dire qu'un journaliste militaire a fait son enquête sur l'affaire ! Tu te rends compte, Nick, c'est incroyable !

— Qu'y a-t-il d'incroyable à ça ?

— Pourquoi un journaliste de l'armée est-il venu interroger un témoin civil à qui l'on a demandé de ne surtout pas parler de toute cette affaire ? Si c'est un militaire de la base, il était certainement au courant de ce qui s'y tramait. Il n'avait donc pas de raison d'enquêter sur le sujet, non ?

— Pas faux.

— A moins que...

— Ce ne soit pas un journaliste de l'armée, émis-je.

— Oui, par exemple.

— Ou que ce soit vraiment un militaire, mais qu'il soit venu enquêter de son propre chef, sans l'aval de sa hiérarchie.

— Un franc-tireur ?

— Pourquoi pas ?

— Vous vous souvenez de son nom ? demanda Lennon.

Le vieil homme sembla réfléchir un moment avant de dire :

— Je l'ai peut-être su à l'époque, mais je ne m'en souviens plus.

— Dommage.

— Attendez, maintenant que vous le dites, je crois me souvenir que c'était un nom qui se terminait en 'ster' : Mins-ter, Colister, Dragster, un truc dans le genre.

— C'est mince, reconnut Lennon, déçu.

— Ma mémoire n'est plus ce qu'elle était, s'excusa le vieil homme.

— Il était comment ce journaliste de l'armée ? m'informai-je.

— Grand, brun, beau garçon, avec un sourire immense et des yeux d'un bleu profond. Je me souviens très bien de lui.

Je n'avais encore jamais vu de type aussi beau. J'en étais jaloux, je l'avoue.

— Est-ce qu'il avait un accent, un signe distinctif ?

— Pas à ma connaissance. Il parlait sans le moindre accent, ça c'est certain.

McPherson se concentra sur ses souvenirs. Il était très âgé. Faire ressurgir des souvenirs vieux de près de soixante-dix ans ne devait pas être simple pour lui.

— Il me semble, finit-il par dire, qu'il avait un tatouage sur la main.

— Vous êtes sûr ?

— Ici, entre le pouce et l'index, expliqua-t-il en montrant la zone sur sa propre main. Ça représentait une ancre de bateau.

— Bravo ! vous voyez que votre mémoire est toujours vive ! le félicitai-je.

— J'ai toujours eu une bonne mémoire, mais avec l'âge, j'avoue qu'elle me fait souvent défaut.

— Vous avez été parfait, monsieur McPherson. Vous nous avez tout raconté ? lui demandai-je.

— Oui, je crois que c'est tout.

— Est-ce que votre frère vous a dit avec qui il était ce jour-là, en dehors de Barnett ? demanda John.

— Non, mais je crois qu'ils sont presque tous morts.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Parce que Donald m'a dit un jour :

« *je suis l'un des derniers en vie.* »

Il parlait du groupe qui avait vu la soucoupe.

Nous prîmes congé du vieux McPherson et reprîmes la route. J'avoue que j'étais perplexe. Ce témoignage, bien qu'indirect, semblait tout à fait sincère et désintéressé. Qu'aurait eu à gagner un vieil homme comme McPherson à raconter des bobards ? Toutefois, je tâchais de rester objectif et de ne pas rentrer dans le jeu des crédules. Ce qu'avait vu Donald McPherson n'était sans doute pas un engin venu de l'espace et les corps étendus sur le sol étaient... En fait, je ne sais pas ce qu'ils étaient. Cet engin, s'il s'agissait bien d'un engin volant, devait être un prototype militaire secret, ce qui expliquait aisément que l'armée ne souhaitait pas qu'on en parle. Les types de petite taille devaient avoir été choisis selon ce critère pour piloter cet engin, pour des raisons que j'ignore. Quant au fait qu'ils aient de grands yeux noirs, c'était sans doute une sorte de masque de visée, comme il en existe de nos jours. Plus rudimentaire certainement. Dans la précipitation et l'émotion, Donald avait cru voir des êtres non humains. Mais il n'a pas eu le temps de les approcher de trop près. Les mili-

taires sont arrivés très rapidement sur les lieux du crash et ont embarqué tous ceux qui étaient là. Ils les ont menacés de représailles parce qu'ils venaient de voir un projet secret. La guerre froide avec l'union soviétique rendait les services de l'État paranoïaques à l'époque.

— Tu as vu, on a réussi à trouver quelqu'un qui a témoigné. C'est formidable ! se réjouit John, dont l'excitation était à son comble.

Il était comme un gamin devant les cadeaux de Noël. Il n'avait aucune objectivité, persuadé que tout ce qu'il entendait était réel, que le complot gouvernemental pour faire taire les témoins l'était tout autant. J'allai devoir lui donner une nouvelle leçon de journalisme, lui faire comprendre qu'il ne fallait pas prendre tout ce qu'on lui racontait pour argent comptant. L'objectivité était l'une des règles fondamentales du journalisme.

— Ne t'emballe pas, John. Tu n'as qu'un témoignage indirect. Et, de toute façon, tu dois toujours avoir le recul nécessaire pour garder de l'objectivité sur ce que les gens te racontent.

— Mais tu l'as entendu comme moi. C'est son frère qui lui a raconté ce qu'il a vu. C'est un témoignage fiable, non ?

— C'est un témoignage indirect. Lui n'a rien vu. Son frère étant mort, nous n'avons aucune possibilité de corroborer ses déclarations.

— Ce type n'a pas l'air d'un affabulateur, tout de même ! s'emporta-t-il soudain, devant ce qu'il prenait sans doute pour de la méfiance et de l'incrédulité de ma part mais qui, pour moi, était du professionnalisme.

— Son frère a pu voir quelque chose, mais sans son témoignage, nous ne saurons jamais vraiment quoi.

— Oh, Nick ! se désola John. Tu ne crois tellement pas que tout ça puisse avoir un début de vérité, que tu rejettes tout en bloc ! Ce n'est pas très sérieux.

— Tu es dans ce métier depuis combien de temps, John ?

— Quel rapport ?

— Combien de temps ?

— Deux mois.

— Combien d'enquêtes ?

Il hésita à répondre, et pour cause ! Il n'avait jamais rien fait avant de venir avec moi à Pensacola.

— Deux, si l'on compte celle-ci, avoua-t-il.

— J'ai dix ans de carrière derrière moi et des centaines d'enquêtes journalistiques. Alors, s'il te plaît, ne me dis pas que je ne fais pas mon boulot correctement !

J'étais un peu énervé, je l'avoue. Ce n'était pas ce novice qui allait me donner des leçons ! Il perçut mon agacement et me fit ses excuses. Je lui expliquai, durant le trajet qui allait nous conduire à la propriété d'un voisin de Brazel, les règles élémentaires qu'il devait suivre s'il voulait devenir un bon journaliste.

§

Chapitre VI

Madame Olfen

Nous étions en milieu d'après-midi. Le soleil ne faisait pas de cadeau dans cette région. Lennon était rouge comme une pivoine et suait comme un porc ! Il faut dire que, sans être franchement gros, il avait du surpoids et vu son allure, je ne pense pas qu'il passait sa vie à la salle de sport. Moi, je commençais aussi à prendre des couleurs. J'étais plus rose que rouge, mais il fallait que je me méfie tout de même. Un coup de soleil était vite attrapé. Buzz, mon chien, resta à la fraîche dans le Cherokee, dont je ne coupais pas le moteur, pour qu'il puisse bénéficier de la climatisation en permanence. Je profitais des grands espaces pour le laisser gambader un peu, tout en le surveillant de près pour qu'il ne fasse pas une mauvaise rencontre. Ici, il fallait se méfier du crotale, le fameux serpent à sonnette. Une morsure et Buzz n'avait quasiment aucune chance de survie. Nous non plus, si nous n'étions pas pris en charge rapidement.

La propriété des Olfen se trouvait à une dizaine de kilomètres de celle de Brazel, où furent retrouvés les premiers débris. C'est le vieux McPherson qui nous en avait parlé, juste avant que nous prenions congé de lui. Il nous avait dit que

Madame Olfen aurait sans doute des choses intéressantes à nous raconter. Il avait ajouté :

« si vous savez vous y prendre avec elle... »

puis il avait ri. Avions-nous eu de la chance de tomber dès le début de cette enquête sur McPherson ? Il fallait croire que oui. Cet homme n'avait jamais parlé, sauf à ce reporter des armées. Et voilà qu'il se confiait à nous et qu'il nous mettait sur d'autres pistes. Nous étions arrivés sans doute au bon moment, au bon endroit. La maison, vaste et bien entretenue, était plantée au milieu de nulle part, entourée d'arbres verdoyants et vigoureux qui tranchaient avec la végétation que l'on rencontrait par ici. Il y avait même un parterre d'herbe relativement verte qui courait aux pieds de ceux-ci. À notre arrivée, deux molosses attachés par de longues chaînes coururent vers nous en aboyant à tue-tête. Ils furent stoppés net dans leur élan, arrivés au bout de leur lien, ce qui semblait les avoir mis en rogne, car ils redoublèrent d'ardeur dans les aboiements. Je décidai de laisser Buzz dans le Cherokee. Ces deux-là n'en auraient fait qu'une bouchée.

Un homme sortit sur le pas de la porte, une vaste terrasse en bois couverte d'un auvent, comme il était de tradition ici. Il était armé d'un fusil, autre tradition du coin visiblement, qu'il tenait cassé, en appui sur son avant-bras. Il n'avait pas l'intention de nous tuer tout de suite, sans doute. Il nous regarda approcher, sans dire mot, nous observant de loin. Lorsque nous arrivâmes à moins de dix mètres de lui, il arma le fusil, sans le pointer sur nous et nous dit :

— N'allez pas plus loin, étrangers ! Qui êtes-vous et que voulez-vous ?!

L'accueil était digne des meilleurs Westerns. Il faut dire que nous étions dans l'ouest ici. Nombre de Westerns ont été tournés dans ces paysages, ainsi que ceux du Colorado et de l'Arizona voisins. Il fallait croire que les gens d'ici étaient restés à l'époque du Far Ouest.

— Bonjour, dis-je. Nous sommes journalistes au TNT de New York. Nous venons voir madame Olfson.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?! cria l'homme.

— Lui parler.

— De quoi ?!

—C'est monsieur McPherson qui nous envoie vers elle.

— McPherson ? s'étonna soudain l'homme. Il est toujours vivant celui-là ?

— Tout ce qu'il y a de plus vivant.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, monsieur. Vous voulez parler de quoi à ma maman ?

L'homme avait bien la cinquantaine, voire plus. Il était vêtu comme un cowboy. Il était poussiéreux et avait le

teint halé des gens qui passent le plus clair de leur temps dehors, au soleil et aux intempéries. C'était un vrai rancher.

— D'une vieille affaire.

— Si c'est de ce à quoi je pense, c'est inutile. Elle ne vous parlera pas, affirma-t-il avec conviction.

— Si c'est de ce à quoi moi je pense, dites-lui que McPherson nous a parlé et qu'il serait temps pour elle de faire de même.

— Elle ne parlera pas ! cria-t-il. Faites demi-tour et tirez-vous de cette propriété ! Au Nouveau-Mexique on a le droit de tirer sur toute personne qui pénètre sur une propriété sans y avoir été invitée !

— Vous voulez bien aller lui répéter ce que je viens de vous dire, s'il vous plaît, insistai-je.

— Tirez-vous ! cria-t-il en braquant son fusil sur nous cette fois.

Je compris qu'il ne fallait pas insister et m'apprêtai à faire demi-tour, lorsqu'une vieille dame, grande, mince, courbée sous le poids des ans, sortit près du fils Olfson et lui dit :

— Laissez-les tranquille, Mat, je vais leur parler.

C'était madame Olfson. Elle nous fit entrer dans son salon, qui était climatisé, ce qui nous fit un bien fou. Elle était soignée. Ses cheveux étaient teints en blond paille, tirés en

arrière, attachés par un chouchou bleu, assorti à sa robe à fleurs. Elle portait des sandales de cuir qui laissaient apparaître ses orteils manucurés aux ongles vernis. Ses mains étaient celles d'une dame âgée, mais la peau était souple et hydratée, preuve qu'elle prenait soin de son apparence physique. Son visage était maquillé avec discrétion. Elle n'avait pas grand-chose à voir avec son rancher de fils. Du reste, elle l'avait envoyé à l'autre bout de la propriété s'occuper de ses bêtes. Il avait rôlé, mais visiblement ce n'était pas lui qui commandait dans cette maison. Madame Olfson nous fit servir des boissons fraîches, qu'une domestique mexicaine apporta. Ici, la main-d'oeuvre frontalière devait être bon marché. La maîtresse de maison nous sourit. C'était une belle vieille dame, qui avait de la prestance. Elle n'avait pas du tout l'allure d'une femme de rancher. Elle nous laissa nous désaltérer avant de nous questionner :

— Alors, comme ça, le vieux McPherson vous a parlé ? dit-elle avec une pointe d'étonnement.

— Oui, madame, répondis-je.

— Comment avez-vous réussi un pareil tour de force ? Il est pourtant coriace, dit-elle sur le ton de la plaisanterie.

— Je crois que nous sommes arrivés au bon moment, madame. Il est très âgé et sans doute ne voulait-il pas partir en emportant ce secret dans la tombe. Parler fait du bien parfois, vous savez.

— Il vous a dit quoi exactement ?

— Ce que son frère lui a raconté.

Elle essayait de savoir si nous disions vrai à propos de McPherson. Tous ceux qui avaient été témoins de quelque chose semblaient se méfier de tout le monde, comme s'ils avaient encore peur de parler, après toutes ces années.

— Il vous a dit pourquoi il pense que j'aurais peut-être quelque chose à vous raconter ?

— Il nous a dit de vous dire ceci :

« le temps est venu de cesser d'avoir peur. »

Elle médita cette phrase que le vieux McPherson nous avait livrée pour elle. Nous lui avions demandé pourquoi les témoins avaient peur, ce à quoi il avait répondu :

— Il faut le demander aux témoins, moi je n'en étais pas un. Mon frère n'a jamais voulu m'en parler.

Tout cela semblait bien mystérieux. Tous ces gens étaient-ils sincères, ou était-ce le fruit d'une imagination collective ? Je n'aurais su le dire. Toujours est-il que nous suivions la piste initiée avec McPherson. Nous espérions en apprendre un peu plus et surtout, trouver des preuves concrètes. Sans preuve, rien ne tenait debout. Madame Olfen sortit de son silence :

— Vous travaillez pour le magazine TNT, c'est bien cela ?

— Oui, madame, répondit Lennon. Mon collègue se nomme Nick Colter et je suis monsieur Lennon.

— Et il a un prénom, monsieur Lennon ? demanda-t-elle, intriguée par la manière dont il s'était présenté.

— John.

— Amusant. Si vous voulez que je vous parle, vous avez intérêt à être francs avec moi, vous savez. Évitez les faux noms, ou alors, prenez-en de crédibles.

Les parents de John ne lui avaient pas fait un cadeau en changeant leur nom de famille pour prendre celui de leur idole et en lui donnant le même prénom.

— Je ne vous ai pas donné un faux nom, madame, s'insurgea-t-il. Je me nomme John Lennon, comme le Beatles.

Pour appuyer ses dires, il sortit sa carte d'identité, qu'il présenta à la vieille dame. Elle fut surprise, sourit et dit :

— Toutes mes excuses, monsieur Lennon. Monsieur Colter, dit-elle, s'adressant à moi, admettons que je vous parle de quelque chose. En tant que journaliste, vous le publieriez quoi qu'il arrive, n'est-ce pas ?

— Nous sommes là pour trouver des réponses pour nos lecteurs, madame. C'est le propre du journaliste de pu-

blier. Si ça peut vous rassurer, nous ne déformerons pas la vérité, madame.

— Oh, ce n'est pas ce qui me tracasse, monsieur Colter.

— C'est quoi alors ?

— Je vis depuis près de soixante-dix ans sous la menace. Je n'ai plus peur pour moi, je suis âgée et proche de la sortie, mais j'ai toujours peur pour les miens. Si vous publiez ce que je pourrais vous raconter, ils ne seront plus à l'abri, vous comprenez ?

— Parfaitement, oui. Une question : qui vous menace ?

Elle ne répondit pas, but son thé glacé, posa son verre et se mit à se frotter les mains nerveusement, perdue dans ses réflexions.

— Je ne peux rien vous dire, finit-elle par lâcher. C'est trop dangereux.

— Excusez-moi, madame Olfson, mais j'aimerais savoir une chose : quand, les gens qui vous menacent, se sont-ils manifestés pour la dernière fois ?

Elle me sourit :

— Ce n'est pas parce qu'ils ne se montrent pas, qu'ils ne sont pas là, quelque part, à nous épier. S'ils nous ont laissés

sés tranquilles durant toutes ces années, c'est parce que nous leur avons obéi en ne parlant pas.

— Et vous pensez vraiment que si vous nous parliez aujourd'hui, vous seriez en danger ? m'étonnai-je.

— Pas seulement moi, pas seulement ma famille, mais vous aussi, monsieur Colter. Croyez-moi, mieux vaut que vous quittiez cette maison en demeurant dans l'ignorance, pour votre sécurité et votre quiétude. Il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir.

— Peut-être, mais notre rôle n'est pas d'être dans l'ignorance, mais bel et bien de faire éclater la vérité. Ne croyez-vous pas qu'il serait bon que le monde connaisse enfin votre vérité, madame Olfen ?

— Mon ami a raison, renchérit Lennon. Nous sommes, nous les journalistes, le quatrième pouvoir. Si nous faisons éclater la vérité, vous ne risquerez plus rien, puisqu'ils n'auront plus de secret à protéger.

— Vous ne savez pas de quoi ils sont capables, autrement vous ne parleriez pas comme cela. Vous croyez être les premiers journalistes à avoir essayé de publier la vérité ? Moi, je suis certaine que non. Depuis Roswell, il y a eu d'autres affaires de par le monde. Je le sais, car je n'ai jamais cessé de m'intéresser au sujet. Et à chaque fois qu'un article, un livre, un documentaire est sorti, il ne reflétait pas la vérité et il n'apportait jamais la moindre preuve. Pourtant, les preuves

existent forcément. En général, chaque fois qu'un article un peu sérieux, proche de la vérité, est sorti, une foule d'officiels de tous bords a apporté les preuves que tout cela était de la pure spéculation, de la fiction et un mythe. Sans compter que tout cela est sans cesse tourné au ridicule, et ce, depuis les années quarante. Après l'affaire de Roswell et les quelques autres qui ont commencé à fleurir un peu partout dans le pays, Hollywood a produit des dizaines de films où l'on voyait des soucoupes volantes et des créatures plus repoussantes et stupides les unes que les autres. Pourquoi croyez-vous que tous ces films furent produits ?

— Pour nous préparer à leur contact, répondit Lennon.

Madame Olfson le regardait avec désolation :

— Mon pauvre ami, vous faites partie de ces braves gens crédules qui pensent que les extraterrestres sont venus ici pour nous surveiller et nous protéger, n'est-ce pas ? Vous croyez qu'ils vont se dévoiler à nous et nous faire profiter de leurs connaissances pour changer le destin de notre petite planète, c'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Eh bien, euh... Oui, enfin, quelque chose dans le genre en tout cas, dit Lennon, gêné par le ton de la vieille dame, qui semblait en savoir beaucoup sur le sujet.

— Vous pensez vraiment que les conquistadors espagnols ont partagé leur technologie et leurs armes avec les peuples qu'ils ont rencontrés dans le Nouveau Monde ?

— Non, c'est sûr.

— Alors, commencez à penser différemment si vous voulez comprendre les choses et survivre.

— Survivre ? Que voulez-vous dire, madame ? dis-je, surpris par ce dernier mot.

— Vous vous êtes engagé dans une enquête qui risque de vous faire voir les choses sous un angle que vous ne soupçonnez peut-être pas. Pour ma part, je vous donnerai comme conseil de ne pas insister et de passer à autre chose, mais j'ai le sentiment que vous n'écoutez pas mon conseil, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas mon genre, madame, affirmai-je, de laisser tomber une enquête, quelle qu'en soit la dangerosité et j'en ai mené quelques-unes qui, sans me vanter, l'étaient vraiment.

Madame Olfen soupira, dodelina de la tête et ajouta :

— J'ai connu un jeune homme, il y a très longtemps. Il était comme vous, pétri de certitudes, comme vous l'êtes, monsieur Colter. Il croyait qu'il pourrait faire éclater la vérité, tout comme vous. Je lui ai raconté ce qui m'est arrivé ce fameux soir de juillet quarante-sept, il m'avait assuré, comme vous l'avez fait, que le monde connaîtrait la vérité, qu'il s'y engageait. Il a quitté cette maison, sûr de son fait. J'ai attendu en vain que cette vérité éclate au grand jour. Je n'en ai jamais plus entendu parler.

— Cet homme dont vous parlez, madame, était-ce un journaliste militaire ?

Elle eut un sourire appuyé :

— Oui, je me souviens bien de lui, dans son bel uniforme d'aviateur.

— Un aviateur ? Vous voulez dire qu'il avait un blouson de pilote ?

— Je crois, oui. Il m'avait dit qu'il faisait partie du service d'information des armées.

— Et vous l'avez cru ?

— Il m'a montré sa carte de presse. Elle semblait vraie. Enfin, comme c'était la première fois que j'en voyais une, j'ai supposé qu'elle l'était.

— Vous vous souvenez de son nom ? demanda John.

— Non, j'avoue que je ne l'avais pas retenu à l'époque. J'étais encore sous le coup de l'émotion après ce que j'avais vécu.

— Racontez-nous, madame Olfson, insistai-je. Nous publierons notre article dans le prochain numéro, dans moins d'une semaine, vous avez ma parole.

— Je ne mets pas votre parole en doute, jeune homme. Seulement, je ne suis pas certaine qu'ils vous laisseront le publier.

— J'en fais une affaire personnelle, madame, lui affirmai-je fièrement.

Je ne savais pas ce qu'elle avait à nous raconter, mais il était évident que cette femme avait peur de quelque chose. D'un autre côté, nous sentions bien, avec John, qu'elle avait envie de partager son secret. Comme le vieux McPherson, elle l'avait gardé trop longtemps sur le cœur et avait besoin de se soulager de ce fardeau.

Madame Olfson prit une grande respiration avant d'attaquer le récit de son histoire :

— C'était le quatre juillet, jour de notre indépendance. Je faisais partie du groupe d'archéologues amateurs qui faisait des fouilles sur les terres d'un ranch, sur la route deux cent quatre-vingt-cinq, au nord de Roswell. Nous étions en route pour notre lieu de fouilles. Il était environ six heures du matin. Nous partions tôt pour travailler à la fraîcheur du petit matin. Après, la température devenait trop cuisante pour rester en plein soleil. Notre véhicule arriva en haut d'une côte et commença à redescendre dans une petite cuvette lorsque nous l'avons vu.

Elle s'interrompit, les yeux dans le lointain, perdue dans ses pensées. Elle demeura silencieuse et immobile quelques instants avant de reprendre :

— C'était quelque chose de métallique, circulaire, un peu comme une roue. Cela devait mesurer une dizaine de mètres de diamètre. Nous nous sommes approchés lentement. Nous avons vu que cette chose était endommagée. De nombreux débris jonchaient le sol sur des centaines de mètres, noircis, comme brûlés. La roue paraissait en partie enfoncée dans le sol rocailleux. En nous approchant plus près, nous avons aperçu des formes humaines allongées sur le sol. Nous avons arrêté notre véhicule et sommes sortis pour leur porter secours. Lorsque nous sommes arrivés à la hauteur de la première, nous avons eu un choc ! L'être allongé devant nous n'était pas humain ! Il était assez petit, pas plus d'un mètre cinquante, à mon avis, avait la peau grise, une tête démesurée par rapport au corps, pas de bouche, ni de nez, mais de grands yeux noirs, ouverts, sans paupières. Il portait un uniforme fait dans un tissu brillant de couleur verte, soyeux, et une sorte de paire de chaussures, mais très fines et allongées. Ses mains possédaient moins de doigts que nous, au moins quatre tout de même, il me semble. Du sang maculait son uniforme et une flaque assez importante s'était formée sous lui.

— Du sang ? Comme le sang humain ? demandai-je.

— Oui, du sang, rouge comme le nôtre. Nous nous sommes penchés sur lui. Il ne bougeait pas. Il était visiblement mort. Nous avons approché le second corps. Il était

inanimé, lui aussi. Ils étaient cinq en tout. Le quatrième bougea légèrement à notre approche, nous faisant sursauter de peur. Il n'avait pas l'air en grande forme et nous pensions qu'il ne pourrait pas nous faire grand mal. Une fois près de lui, il redressa doucement la tête, plongea ses grands yeux noirs dans les nôtres et c'est là que le cauchemar a commencé pour nous...

Madame Olfson s'interrompit à nouveau, hésitante. Son visage changea, se tordit dans une souffrance qui venait du plus profond d'elle-même, ancrée là depuis toutes ces années.

Excusez-moi, dit-elle, mais ce souvenir est douloureux pour moi. J'ai du mal à en parler.

— Nous comprenons, madame, compatit Lennon. Prenez votre temps, nous ne sommes pas pressés.

— Vous êtes bien gentil, jeune homme. Je crois déceler en vous une personne croyante, pas dans les soucoupes volantes, mais en Dieu. Est-ce que je me trompe ?

— Non, madame.

— Êtes-vous pratiquant ? Allez-vous régulièrement à l'église ?

— Non, pas vraiment, madame, répondit Lennon, un peu gêné.

— Ah, j'aurai cru pourtant, dit-elle, déçue.

— Je ne vais pas à l'église, madame, je suis juif. Je vais à la synagogue.

— Oh... Eh bien, soit, vous et moi croyons dans le même Dieu, n'est-ce pas ? Notre seigneur Jésus n'était-il pas juif, après tout ?

— Oui, madame.

— Nous n'avons pas beaucoup de juifs dans la région, vous savez. Moi-même, il ne me semble pas en connaître, à vrai dire.

— Si nous en revenions à votre récit ? les coupai-je.

Je les sentais tous deux partis pour un débat philosophique sur la religion et j'avoue que je n'avais pas envie de cela à cette heure.

— Oui, excusez-moi. J'avais besoin de décompresser un moment... Lorsque les yeux de cet être ont croisé les miens, j'ai ressenti comme une intrusion en moi, rapide, violente ! C'était comme un viol de mon intimité, de mon esprit, de mon âme. J'étais paralysée, incapable de bouger le moindre muscle de mon corps, de mon visage. Je ne pouvais ni parler ni même cligner des yeux. Quelque chose, quelque'un s'insinuait dans les méandres de mon esprit, y cherchait je ne sais quoi. Mes camarades subissaient le même traitement, en même temps que moi. Cet être était capable de paralyser cinq personnes en même temps et de sonder leur cerveau ! C'était quelque chose d'inimaginable !

— Vous dites qu'il vous donnait l'impression de sonder votre cerveau ? Comment pouvez-vous affirmer une chose pareille ? demandai-je, sceptique.

— Parce que c'est ce que j'ai ressenti. Vous ne pouvez pas imaginer ce que cela fait de sentir son esprit fouillé de cette façon !

— Que cherchait-il ? se demandait Lennon.

— Aucune idée, avoua la vieille dame.

— Combien de temps ça a duré ?

— Quelques secondes, tout au plus, mais cela m'a paru une éternité ! Lorsqu'il a cessé de sonder mon esprit, j'ai pu progressivement retrouver l'usage de mes muscles. Ils étaient endoloris, comme des courbatures. Mes camarades et moi nous regardions, hébétés, incapables de parler, de fuir. Nous étions au ralenti.

— Et l'extraterrestre ? Qu'a-t-il fait ensuite ?

— Il a commencé à se redresser lentement sur ses jambes, lorsque les militaires sont arrivés en force. Ils l'ont ceinturé. Il s'est défendu en les paralysant, mais visiblement il ne pouvait les immobiliser tous. Ils ont fini par le capturer, l'ont ligoté et emporté dans un camion. Nous, nous avons été transportés à la base de Roswell pour y être examinés. Nous avons subi toute une batterie d'examens. Cela a duré toute la journée. Ensuite, nous avons été interrogés individuellement

sur ce que nous avons vu et subi. À la fin de la journée, un homme, habillé tout en noir, est venu nous parler. Il nous a menacés de mort si nous parlions de tout cela à qui que ce soit. Nous devions emporter notre secret dans la tombe ou nos familles en paieraient les conséquences. Les militaires nous ont libérés et nous sommes rentrés chez nous. Nous pensons que l'incident était clos, que c'était terminé.

— Ce n'était pas le cas ? m'informai-je.

— Après quelque temps, j'ai commencé à faire d'horribles cauchemars. Je voyais cet être toutes les nuits, je ressentais la force de l'intrusion en moi et me sentais piégée.

— Piégée ?

— Oui, j'avais l'impression qu'il savait exactement où j'étais et qu'il pouvait entrer en moi à n'importe quel moment. C'était comme s'il connaissait une adresse et qu'il avait la clé pour entrer dans ma maison. Il me semblait qu'il pourrait y venir quand bon lui semble.

— De simples cauchemars, dus au traumatisme subi, avançai-je.

— C'est ce que j'ai pensé aussi, mais un jour, alors que j'étais dans ma cuisine à préparer le repas, j'ai soudain ressenti l'intrusion en moi et je me suis à nouveau trouvée paralysée ! Il était revenu !

— Comment est-ce possible ? s'étonna John.

— Cet être n'est pas comme nous. Il a des capacités mentales hors du commun. Même à distance, il pouvait retrouver chacun de nous. J'en ai parlé à mes camarades. Ils ont subi les mêmes phénomènes durant des mois !

— Combien de temps exactement ?

— Près de six mois. C'était affreux ! Nous vivions dans l'angoisse permanente. Nous étions à sa merci, sans la moindre possibilité de nous cacher, de fuir.

— Après ces six mois, est-ce qu'il est encore venu vous troubler ?

— Non. Dieu merci, cela s'est arrêté pour nous tous. Nous n'avons jamais plus ressenti quoi que ce soit. Je ne sais pas pourquoi.

— Moi je crois savoir, affirma John. D'après des témoignages, l'extraterrestre capturé vivant aurait survécu un certain temps avant de décéder. Nous ne savions pas jusqu'à présent combien de temps. Je crois que nous venons d'avoir la réponse.

— Vous pensez qu'il est mort et que c'est pour cela que nous n'avons plus rien ressenti ?

— Probable, oui.

— Et vos cauchemars, ils ont disparu ? demandai-je.

— Non, pas complètement. Ils ont duré des années ! Encore aujourd'hui, il m'arrive d'en faire. C'était la même chose pour mes camarades. L'un d'eux n'a pas supporté ce qu'il a subi et s'est suicidé après quelques mois. Les autres ont passé la majeure partie de leur vie à essayer de se reconstruire, sans jamais vraiment y parvenir.

— Et vous ?

— J'ai eu beaucoup de mal, mais je pense que ma force de caractère m'a sauvée. J'ai pu construire une vie relativement heureuse avec mon mari et mes enfants. Pourtant, je n'ai jamais pu oublier cette histoire. Elle a hanté ma vie.

Le visage de madame Olfen devint triste. Cette femme, si elle disait vrai, avait vécu une épreuve douloureuse et inquiétante. J'avoue que ce témoignage faisait vaciller mes certitudes. Depuis ma rencontre avec Doug McHenry et Marsden à Pensacola, puis aujourd'hui avec McPherson et maintenant avec madame Olfen, j'avais eu affaire à des histoires vraiment très étranges. Jusqu'ici, je pensais que toutes pouvaient trouver une explication logique et humaine, mais là, je ne savais plus quoi penser. Cette vieille dame était loin d'être sénile et, comme les autres témoins, n'avait aucun intérêt à raconter des bobards. Alors, y avait-il un fond de vérité dans la croyance de Lennon et des ufologues ? Se pouvait-il que les OVNIS existent et que notre petit caillou, perdu dans l'immensité de l'espace, soit un lieu de villégiature pour des touristes venus de galaxies lointaines ? Je n'en étais pas encore totalement convaincu, mais je commençais à avoir un œil

nouveau sur la question. Pour en être convaincu, il en faudrait plus et surtout, il me faudrait des preuves concrètes, pas simplement des témoignages, fussent-ils dignes de foi.

Nous échangeâmes encore quelques phrases sans intérêt avec madame Olfson et nous nous apprêtâmes à prendre congé, lorsqu'elle nous dit ceci :

— Maintenant que je vous ai mis dans la confiance, attendez-vous à recevoir leur visite. Ils ne sont pas du genre à laisser ceux qui savent le crier au grand jour.

— Nous publierons notre article dans le prochain numéro, vous verrez, dis-je, sûr de mon fait. Toute votre histoire. Vous vous rendrez compte alors que vous n'avez plus rien à craindre.

Madame Olfson me souriait tendrement, comme une mère sourit à son enfant qui lui raconte des sottises et à qui elle pardonne parce qu'il ne sait pas ce qu'il dit.

Nous quittâmes le ranch et reprîmes notre route pour Roswell. Avec les témoignages de McPherson et de madame Olfson, nous avions largement de quoi pondre un bel article qui ne manquerait pas de relancer l'affaire Roswell pour la énième fois.

§

Chapitre VII

Les hommes en noir

Ma chambre était sens dessus dessous. Mes vêtements avaient été extirpés de mon sac de voyage, jetés sans ménagement sur le sol, sur le lit. Celui-ci avait été retourné. Le dessus de lit était sur le sol avec les draps. Le matelas avait visiblement été soulevé et reposé négligemment. Les tiroirs de la commode étaient tous ouverts. Dans la salle de bains, mes affaires de toilette n'avaient pas été épargnées. Mon tube de dentifrice avait été vidé dans le lavabo. Mon eau de toilette et mon après-rasage avaient subi le même sort. Mon ordinateur avait disparu. J'étais abasourdi ! J'avais été cambriolé ! Cela ne m'était jamais arrivé. Il avait fallu que je vienne dans cette ville perdue au milieu de rien pour subir un tel traumatisme. Un comble ! La stupeur passée, je commençai à réfléchir. Ce cambriolage était tout de même curieux. Que l'on ait volé mon ordinateur portable était somme toute normal, mais que l'on vide mon tube de dentifrice et mes bouteilles d'eau de toilette... Et que l'on vide la trousse sur le sol... Quel intérêt pour des voleurs de faire cela ? J'étais dans mes réflexions lorsqu'on tambourina à ma porte. J'ouvris. C'était John qui, affolé, s'engouffra dans la pièce en s'écriant :

— J'ai été cambriolé ! On m'a tout volé ! tout jeté au sol, tout retourné ! C'est une catastrophe !

Il s'interrompit, regarda autour de lui, m'interrogea des yeux et leva les mains au ciel, ajoutant plus calmement :

— Toi aussi, tu as été cambriolé ? Tu crois que ça peut être une coïncidence ?

— Possible. Des cambrioleurs qui ont décidé de faire toutes les chambres du motel, qui sait. Pour en avoir le cœur net, il faudrait interroger les autres occupants.

— D'accord, je m'en occupe.

John quitta ma chambre pour y revenir dix minutes plus tard :

— J'ai fait le tour des clients. Pas un seul n'a subi de cambriolage !

— Au moins, ça a le mérite d'être clair : c'est bien nous deux qui étions visés.

— Mais pourquoi ?

Lennon posa la bonne question : pourquoi ? Pourquoi avait-on fouillé nos deux chambres ? Mais il oubliait l'essentiel : qui ? Était-il possible que madame Olfson ait dit vrai ? Qu'à partir du moment où nous étions dans la confiance de ce qui s'était réellement produit en quarante-sept ici, quelque part dans la nature, nous serions, nous aussi sous le

coup d'une menace ? J'avais du mal à le croire, pourtant. Je tentai de mettre de l'ordre dans mes idées. Le fait que nos seules deux chambres aient été fouillées indiquait clairement que c'est nous qui étions visés, c'est certain. Mais, soyons objectifs, ce n'était pas forcément pour nous intimider et nous menacer. Les gens qui avaient fait cela n'étaient peut-être pas animés de telles intentions à notre égard. Il pouvait s'agir tout simplement de voleurs qui ciblaient certaines catégories de clients, qu'ils jugeaient plus intéressants que d'autres, qui sait. J'avoue que là, je m'égarais quelque peu, sans doute pour tenter de me rassurer. Non, il est vrai que cela ne tenait pas debout. Les voleurs ne ciblaient pas deux journalistes sans raison. Ce qui m'étonnait, dans ce cas, si l'on voulait nous menacer, c'est de n'avoir pas eu de menaces...

John semblait consterné. Il vivait mal ce viol de son intimité et, accessoirement, la perte de certains effets personnels et de son ordinateur portable. Je ne le vivais guère mieux que lui, mais je m'efforçai de garder mon calme.

— Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? se plaignit-il. Ils nous ont pris nos ordinateurs. Comment on va écrire notre article ?

— Ce n'est pas un problème, John. Écrire un article peut se faire même sur du papier toilette, si besoin. Je ne pense pas que ce soit pour nous empêcher de l'écrire, cet article, qu'on nous a volé nos portables, mais pour les informations qu'ils pourraient contenir.

— Tu crois ? Pour ma part, je n'avais rien qui ne soit lisible sur le Net. J'ai compilé des milliers d'articles et de sites d'ufologie, c'est tout. De toute façon, j'ai tout en double sur mon ordinateur du bureau. Simple précaution.

— À part l'article sur Pensacola, qui a été publié dans le dernier numéro, je n'ai rien sur les OVNIS. S'ils pensaient récupérer des infos, ils se sont fourré le doigt dans l'œil ! m'exclamai-je.

Et puis, soudain, je pensai à une chose : ma dernière enquête, toujours en cours, sur cette histoire de trafic d'influence à New York. J'avais accumulé des preuves et des témoignages qui mettaient en cause quelques huiles de la ville. Ce cambriolage était plus certainement lié à cette affaire qu'à une histoire d'extraterrestre ! Je m'étais laissé gagner par tout ce que j'avais entendu ces dernières heures au lieu de rester objectif. Les gars qui avaient fait cela étaient des pros, à n'en pas douter. Ils avaient fouillé les deux chambres pour donner le change, mais c'était bien la mienne qui était visée et les informations en ma possession. Voilà, tout s'expliquait. Je tordis la bouche, me grattai la tête et soupirai. Le problème était que maintenant, ces informations étaient entre de mauvaises mains. Des témoins risquaient gros. Je renvoyai Lennon dans sa chambre et téléphonai au capitaine Macmillan, en charge de l'affaire, pour lui expliquer ce qui venait de se produire et lui donnai les noms de mes témoins pour qu'il les fasse protéger. Après quoi, je décidai d'aller trouver le gérant du motel pour lui poser quelques questions.

L'homme était grand, blond, costaud, portait un Stetson sur la tête et l'éternelle chemise à carreaux du cowboy.

— Tout va bien, monsieur Colter ? demanda-t-il, me voyant débarquer dans son bureau, un sourire forcé aux lèvres.

— Pas vraiment, non, répondis-je sèchement. Mon ami et moi avons été cambriolés !

Il perdit son sourire, se jeta sur son téléphone et commença fiévreusement à composer un numéro.

— Qu'est-ce que vous faites ? demandai-je, étonné par sa réaction.

— Ben, je préviens les flics.

— Raccrochez, s'il vous plaît, ce ne sera pas la peine.

L'homme me regarda de travers avant de dire :

— Vous êtes sûr ?

— Oui, certain.

— C'est comme vous voulez, mais moi, à votre place, je les appellerai. Faut pas laisser passer ce genre de choses, autrement on va vers l'anarchie.

— Vous n'avez rien vu de suspect dans la journée ? demandai-je.

Il réfléchit, secoua la tête négativement et répondit :

— Non, pas vraiment. Le traintrain, c'est tout. Mais je ne suis pas responsable, se défendit-il soudain, pensant sans doute que je voulais les mettre en cause, lui et son établissement.

— Ne vous inquiétez pas, je ne vais pas vous faire un procès. Je veux juste essayer de comprendre, c'est tout. Personne n'est venu vous trouver pour prendre des renseignements sur nous ? Quelqu'un qui cherchait des journalistes, par exemple. Non ?

Je sentis que ce type hésitait, qu'il était mal à l'aise. Cachait-il quelque chose ? Je devais en avoir le cœur net :

— Quelque chose semble vous tracasser ? Je me trompe ?

— Non, non, pas du tout, répondit-il, de plus en plus troublé.

— Quelqu'un est venu, n'est-ce pas ? Il vous a menacé ?

— Mais non, voyons, pas du tout ! objecta-t-il.

— Si c'est le cas, vous savez, ce ne sont que des paroles en l'air. Ces types ne reviendront pas vous ennuyer. Ils n'ont pas que ça à faire, tentai-je de le rassurer.

— Vous avez l'air bien sûr de vous.

— Parce que je suis confronté à ce genre de choses régulièrement dans mon boulot. J'enquête sur des affaires criminelles depuis dix ans. Si je devais compter le nombre de fois où j'ai été menacé, j'en aurais pour la journée !

Devant ma confiance et une certaine désinvolture face à la menace, l'homme sembla se détendre un peu. Il finit par m'avouer :

— Deux types sont venus. Deux gaillards costauds, habillés tout en noir. Costume noir, chaussures noires, lunettes noires. Ils n'avaient pas l'air de plaisantins. Ils m'ont demandé de leur donner les numéros de vos chambres et si vous étiez présents. Je leur ai dit que vous étiez partis. Ils m'ont demandé de leur donner le passe. J'ai refusé, mais ils ont été très persuasifs. Ils m'ont menacé de revenir mettre le feu au motel si je parlais de ça à quelqu'un et surtout pas à vous, bien sûr.

— Deux types en costume noir ? réfléchis-je à haute voix.

— Oui. Et si vous voulez mon avis, ces types devaient faire partie du gouvernement.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Je sais pas, leur allure. Ils me faisaient penser aux « *men in black* » du film, vous voyez ce que je veux dire ? C'était tout à fait ça.

Allons bon ! Les « *men in black* » ! Il ne manquait plus que ça ! Je ne savais pas encore qui étaient ces types, mais il était certain qu'ils cherchaient à impressionner, à faire peur. Et cela marchait parfaitement. Des gens du gouvernement ? Mais qui ? La CIA ? Le FBI ? La NSA ? Peut-être aucune de ces agences. Pour moi, il s'agissait de voyous payés par quelque haut dirigeant de New York pour récupérer les données de mon ordinateur. Je ne croyais pas à la thèse du complot gouvernemental sur les OVNIS. C'était absurde !

De retour dans ma chambre, je rangeai les affaires qui me restaient dans mon sac de voyage, après avoir demandé à John d'en faire autant. Je préfèrai aller dormir dans un autre motel de la ville, pour le cas où ces types auraient la mauvaise idée de revenir nous rendre une petite visite. Le lendemain matin, dès l'aube, nous quittâmes Roswell pour rentrer à New York. La route était longue et plus vite nous partirions, plus vite nous arriverions.

§

Nous roulions sur la route soixante-dix, en direction d'Amarillo, au nord-est. Cette quatre voies traversait l'immense plaine désertique, formant un bandeau parfaitement rectiligne à perte de vue. Il n'y avait pas grand monde à cette heure matinale. John et moi n'étions pas réveillés et demeurions silencieux, terminant notre nuit dans la monotonie du paysage traversé. Seul Buzz était en pleine forme. Il regardait les immenses plaines que nous traversions et rêvait sans doute d'y gambader. Je jetai un œil dans mes rétroviseurs. Un

véhicule approchait. Bien qu'encore lointain, je vis qu'il arrivait à vive allure. Cela ne m'inquiétait pas. Nous croisions parfois une voiture ou un camion et deux véhicules nous avaient déjà dépassés. Pourtant, en regardant régulièrement dans mon rétro, j'avais l'impression que celui-ci roulait à tombeau ouvert. Il s'approchait vraiment très vite. Dans ce pays, rouler à des vitesses très excessives pouvait vous conduire directement en prison. Rares étaient les conducteurs qui s'y risquaient, sauf, en général, s'ils étaient poursuivis par la police. C'était peut-être le cas. Je devais rester sur mes gardes car à cette vitesse, il valait mieux ne pas rester au milieu de la chaussée. Il lui fallut encore deux bonnes minutes pour arriver derrière nous, tout proche. Il ralentit rapidement et se mit sur la voie de gauche pour nous doubler. C'était une grosse Chevrolet *Tahoe* noir aux vitres teintées, qui ne laissait rien voir à l'intérieur. Lorsqu'elle fut à notre hauteur, la vitre côté passager s'abassa et je pus voir ses occupants. Il s'agissait de deux types costauds en costume noir et lunettes noires ! Le passager tenait un revolver à la main, qu'il pointa sur moi ! J'eus le réflexe de freiner un grand coup pour éviter de me prendre une balle. John, qui s'était assoupi, fut réveillé brutalement. Il cria :

— Putain ! Qu'est-ce qui se passe !?

— On nous tire dessus ! criai-je à mon tour.

— Bordel ! C'est pas vrai ! Qu'est-ce que tu vas faire ?

Je ne répondis rien. La Chevrolet pila devant nous. Je stoppai notre Cherokee, ne sachant trop quoi faire. Je n'avais pas l'habitude de ce genre de choses, surtout à New York où je ne me déplaçais jamais en voiture, sauf en taxi. La Chevrolet commença à reculer rapidement.

— Ils reculent ! Ils reculent ! cria John, paniqué.

Je fis ronfler le puissant moteur du Cherokee, attendant que la Chevrolet soit à quelques mètres de nous.

— Tu fais quoi !? s'affola John.

— J'essaye de nous sortir de là ! criai-je. Ferme là !

J'avais besoin de concentration en cet instant et John, en panique totale, ne m'aidait pas. Il se tut, s'enfonça dans son fauteuil, comme pour se protéger. Lorsque la Chevrolet fut à moins de dix mètres, j'accélérai à fond, faisant patiner les roues arrière dans une fumée nauséabonde de caoutchouc brûlé. Le Cherokee démarra en trombe et dépassa si vite la Chevrolet que le tireur ne réussit à toucher que la vitre arrière, la faisant voler en éclat. Buzz aboya à tout rompre. Je me tournai machinalement vers lui, constatai qu'il n'avait rien en apparence et me retournai vers la route. À cette vitesse, mieux valait regarder où j'allais. Je jetai un oeil dans le rétroviseur et vis les hommes en noir s'arrêter et repartir en avant. Nous avions maintenant quelque deux cents mètres d'avance. J'accélérai toujours, atteignant rapidement une vitesse de plus

de cent miles⁵ ! Ce n'était pas un problème sur ces larges routes rectilignes, mais mieux valait ne pas tomber sur la police. La Chevrolet accéléra, elle aussi, pour tenter de nous rattraper. Je gardai le pied enfoncé sur la pédale d'accélérateur. Je dépassai les cent dix miles et le compteur continuait à grimper. John s'accrocha à la poignée latérale du plafond. Il était terrifié. Cent vingt miles ! Jamais je n'avais conduit aussi vite de ma vie. J'aperçus une file de véhicules devant nous, au loin. Il fallait les rattraper très rapidement. Une fois au milieu de cette cohorte, les hommes en noir n'oseraient pas venir nous tirer dessus. Il y aurait trop de témoins. J'essayai d'accélérer encore, mais le Cherokee ne semblait pas pouvoir aller plus vite. Derrière nous, la Chevrolet semblait plus à l'aise et commença à grignoter du terrain. Restait à espérer que nous puissions atteindre la colonne de véhicules avant qu'elle ne nous rattrape. Elle était encore à quelque cinq cents mètres devant nous et la Chevrolet n'était plus qu'à trois cents mètres et elle arrivait très rapidement. John regarda dans le rétroviseur passager :

— Ils nous rattrapent, putain ! Qu'est-ce qu'on va faire ?!

— Reste calme, John. Rien ne sert de paniquer. Ça ne nous sortira pas de là, lui dis-je avec un calme retrouvé.

— Mais ils nous rattrapent !

⁵ Le mile équivaut à 1609,344 mètres, soit pour 100 miles une vitesse d'environ 170 km/h.

— On va s'en sortir, reste calme. Dans moins de trente secondes nous serons au niveau de la file de voitures devant nous. Ils ne pourront plus rien faire. Trop de témoins.

— J'ai l'impression qu'ils seront sur nous avant qu'on ait pu les atteindre, non ?

— Pas sûr. Et même si c'est le cas, le temps qu'ils viennent à notre hauteur, on devrait l'avoir rejointe.

Je n'étais pas certain de ce que j'affirmais, mais avais-je le choix ? Devant nous, encore deux cents mètres nous séparaient des voitures. Derrière, à peine une cinquantaine de mètres avec la Chevrolet ! Mais à cette vitesse, tout allait très vite. Je me rendis compte qu'il fallait absolument que je freine pour me coller à la file devant nous, autrement j'allais la dépasser, entraînant nos poursuivants plus avant et nous n'aurions plus de voitures et de témoins pour nous protéger. J'appuyai sur le frein, tandis que la Chevrolet commençait à nous dépasser. Elle ralentit. J'atteignis les autres véhicules, qui roulaient à vitesse normale. Les hommes en noir se mirent à notre hauteur, mais la vitre resta fermée. Ils continuèrent à dépasser la file de voitures et accélérèrent rapidement, disparaissant à notre regard, après quelques minutes. John et moi soufflâmes enfin. Nous venions d'échapper à une mort certaine. À moins que ces types n'aient eu pour instruction de nous filer une belle trouille, qui sait ?

§

Après cet épisode, notre retour sur New York se déroula sans incident. J'étais heureux de retrouver ma grosse pomme. J'aimais cette ville. Je m'y sentais bien. J'aimais son tumulte, son vacarme assourdissant. Cette ville grouillait de vie à toute heure du jour et de la nuit. C'était rassurant pour le citadin que j'étais. Tous ces grands espaces, ce calme de la campagne étaient pour moi plus inquiétants, voire angoissants, qu'autre chose. Quand j'étais enfant, je passais mes vacances chez mes grands-parents, à la ferme. Le jour, c'était plutôt sympa. J'allais, avec mon grand-père, sur son tracteur, labourer les champs. J'avais aussi des camarades de jeu : l'âne Jiji, la chèvre Frimousse et Tom, le fils du fermier voisin de mon papi. La nuit, c'était autre chose. Le silence de la nuit à la campagne est assourdissant ! Cela fait peur ! Je n'ai jamais réussi à m'y faire.

Après avoir rendu le Cherokee à l'agence de location, John et moi rentrâmes au TNT pour y finaliser notre article qui paraîtrait dans le prochain numéro du magazine, dans deux jours. Nous étions exténués par ce trajet sans fin, mais n'eûmes pas le temps de prendre du repos. Il n'était que dix-sept heures et nous avions encore du temps devant nous pour avancer dans notre travail. Nous prîmes les escaliers qui nous menaient à l'entresol et nous installâmes dans notre bureau. Vers dix-neuf heures trente, notre papier était au point. Je décidai de le monter à la salle de rédaction pour le soumettre à Stingray, notre rédac-chef. J'empruntai l'ascenseur qui me conduisit au dixième étage. Lorsque les portes s'ouvrirent, j'eus face à moi une dizaine de personnes qui attendaient pour

descendre. J'eus à peine le temps de sortir qu'elles s'engouffraient déjà. Parmi elles, je remarquai deux individus à l'air peu commode, vêtus de costumes noirs, portant des lunettes noires. Ils passèrent près de moi sans me prêter la moindre attention. Je devenais parano. L'espace d'un instant j'avais bien cru que c'était les deux types qui nous avaient tirés dessus au Nouveau-Mexique. J'allai jusqu'au 'bocal' de Stingray, frappai à la porte. Il était en conversation téléphonique, releva la tête et me fit signe d'attendre. J'allai saluer quelques collègues qui travaillaient encore à cette heure tardive. Je discutai avec deux d'entre eux lorsque j'entendis la voix d'Alan qui m'interpelait :

— Nick, dans mon bureau !

Je m'y rendis, m'installai dans un fauteuil face à lui, après avoir déposé sur son bureau le papier que nous avions pondu sur Roswell. Alan n'avait pas l'air dans son assiette. Il semblait préoccupé. Il prit notre papier en main, jeta un coup d'œil rapide et dit :

— C'est ton papier sur Roswell ?

— Notre papier, rectifiai-je. Lennon l'a écrit avec moi.

— Ça va, il tient le coup après ce qui s'est passé ? s'inquiéta-t-il.

— Il a eu du mal à l'encaisser, mais je crois qu'il est plus costaud qu'on pourrait le penser.

— Et toi ?

— Moi ? dis-je, haussant les épaules. J'ai eu la trouille sur le moment, mais je pense qu'il s'agissait d'intimidation. Ces types n'avaient pas l'intention de nous tuer. S'ils avaient voulu le faire, ils s'y seraient pris autrement, je pense. Je ne serais pas là pour en parler avec toi.

— Tu as une idée de qui et pourquoi ?

— L'affaire de trafic d'influence de la mairie, très certainement. Ils m'ont piqué l'ordi pour savoir de quelles informations je disposais contre eux. Ils veulent me faire peur pour que je laisse tomber, c'est probable. Ils ne savent pas que je ne suis plus sur le coup, que tu as refilé l'enquête à Di Maggio, mais ils ont trouvé les dossiers que j'avais constitués.

— Tu sais Nick, dit Alan avec son air ennuyé, que je connaissais si bien, j'ai reçu la visite de deux types, juste avant que tu n'arrives. Ils correspondaient à la description que tu m'en as fait : costumes noirs et lunettes noires. Ils appartiennent à la NSA.

— Qu'est-ce qu'ils voulaient ?

— Ils m'ont demandé de ne pas publier votre article, laissa-t-il tomber sans ménagement, provoquant chez moi la consternation.

Je commençai à croire à ce moment précis que la théorie du complot n'était peut-être pas le fruit de l'imagination d'une grande partie des ufologues. Et de John.

— Qu'est-ce que tu leur as répondu ? m'inquiétai-je.

— Que j'en avais rien à foutre qu'ils soient de la NSA ! Ici, c'est un journal indépendant, une entreprise privée, qui n'a de compte à rendre qu'à ses lecteurs et ses actionnaires, putain ! s'emporta-t-il.

— Bien répondu ! Pour qui ils se prennent ces cons-là !

— Oui, enfin... dit-il, mal à l'aise.

— Quoi ?

— Après leur départ, j'ai reçu un coup de fil de Goldman. Lui-même avait été appelé par un ponte de Washington.

— Et alors ?

— Goldman m'a demandé d'obtempérer et de ne pas publier votre article.

— C'est pas vrai ?! pestai-je. Tu ne vas pas faire ça ?!

— Tu crois que j'ai le choix ? s'énerva-t-il. Quand le patron te demande de faire quelque chose, tu le fais, un point c'est tout !

— Putain ! La vieille Olfson disait vrai ! dis-je à haute voix.

— Qui ça ?

— Non, rien, laisse tomber. Écoute, Alan, si je ne peux pas faire mon travail, ça ne sert à rien de continuer cette rubrique à la con ! Remets-moi sur les affaires criminelles. Là au moins je suis dans mon élément et personne n'a jamais intercédé pour m'empêcher de parler !

— C'est ce que j'ai dit à Goldman, mais il n'a rien voulu savoir. Il veut que vous continuiez votre job. Il a trouvé que vous aviez fait du bon boulot là-bas, à Roswell.

— Comment peut-il dire ça ? Nous venons à peine de terminer d'écrire notre article.

— Pour qu'il ait été contacté par une huile de Washington, il se doute que vous avez mis le doigt sur quelque chose d'important.

— D'important, je ne sais pas. Tu devrais lire ce que tu refuses de publier ! lançai-je en me levant pour quitter le bocal sans me retourner, furieux de la tournure que prenaient les évènements.

— Nick, ne le prends pas comme ça, s'il te plaît, supplia Alan.

Je fermai la porte derrière moi et redescendis annoncer la nouvelle à John.

§